

star wax

DJ lifestyle magazine


king

Dj Fong Fong / Star Wax n°59 offert par Compos-it



Happy Milf Records are proud to present Tony Cook's "The Lost Tapes vol. 1", a 4 track EP, consisting of all original Modern Funk/Proto-House previously unreleased songs.

The legendary Tony Cook, one of the most influential artists of Funk music, and James Brown's drummer, has produced many great records since the early 80's, from Boogie, Electro Funk, and House Music.

This EP showcases the versatility of Tony Cook's creative repertoire, and is a testament to his very unique style of production.

PRE ORDER JUNE 18 // Limited 100 blue vinyls for bandcamp only

<https://happymilfrecords.bandcamp.com>

La longue année passée nous a démontré les limites des mondes réel et virtuel. Une star du foot appelait ses fans à se retirer du web... Lorsque l'on connaît les dégâts suite aux harcèlements sur les réseaux, ça laisse songeur. Et si le monde d'après est synonyme de liberté, ça ne sera certainement pas grâce à Internet. Ah si, ça permet de s'inventer une vie. Tu peux aussi bien réaliser des vidéos avec ta tête et la silhouette d'un mannequin que t'acheter de faux followers... Gill Scott chantait : « The Revolution will not Be Televised », un slogan qui, maintes fois repris, nous alertait déjà. Lorsque l'on sait qu'Internet est désormais plus apprécié que la télévision, ne peut-on pas dire que la révolution ne sera pas « internetisée » ? Au final, on constate que le phénomène live streaming a du mal à s'imposer. Même s'il permet à l'artiste de se rapprocher un peu de ses fans, les sensations d'un monde organique et vivant manquent cruellement. Et pour cause, l'humain est un animal social. Tels des fourmis en colonie, des abeilles en essaim, des flamants rose en flamboyance ou une assemblée de babouins, les humains ont besoin de se sentir, de se toucher, de se regrouper pour vraiment vibrer. Preuve en est, les réunions en « bandes organisées » en terrasses, sur un quai, derrière un bosquet... Nous avons définitivement besoin de réel. Nous aimons ou détestons, seulement après avoir goûté. D'ailleurs, quid des saveurs auditives ? Nombre des récentes productions ne peuvent s'empêcher de décrire la fadeur des derniers mois. Fort heureusement voici la saison du soulagement, du moins en France. Si la culture clubbing est encore fortement entravée par la crise sanitaire, de réjouissants rendez-vous en plein air s'annoncent.

Et parce que nous avons besoin de partager avec vous notre passion pour la musique et notre volonté d'inciter à la libre expression, nous vous inviterons à danser et célébrer les 15 ans de Star wax, début septembre, à Pantin. Un événement dans le prolongement du numéro spécial Est-Ensemble, qui finalement sortira le 3 septembre, la veille de ce rendez-vous anniversaire.

En attendant, nos invités de ce numéro 59 évoquent leurs trajectoires. Ils nous parlent de leur rapport à la musique, aux objets, et de leur relation à l'autre. Serge Kruger, une légende du Tout-Paris d'une époque où le "bearmatching" n'existait pas, se remémore son parcours. Le banlieusard Komo Sarcani partage son "Expériences" en scandinavie. Shuck 2 retrace ses histoires de gang jusqu'à sa participation à la plus grande toile graffiti peinte au monde. Le Lyonnais d'adoption, Dj Fong Fong, en couverture, revient sur sa passion de ponceur de galettes. La ville de Boston résonne plusieurs fois grâce au Mc Edo G ou à Deano Sound, en charge de la rare wax. Nous allons en Europe de l'Est avec le duo Eris. Ramona Yacef nous parle du confinement qui l'a poussée à créer son label. Puis Darrel Sheinman, le boss de Gearbox, commente le développement de sa maison de disque jusqu'au Japon. Et le focus sur Jamwax nous fait découvrir le disco en provenance de la Jamaïque. Enfin, en ligne, via notre chaîne YouTube, nous venons de publier le film Star Wax x Revive. Le reportage de la soirée de lancement du volume 5 des compiles Star Wax, à Clermont-Ferrand, il y a deux ans. Alors gardons le sourire :) il y a encore de belles intentions qui se concrétisent.

- **Rédacteur en chef & fondateur** : Juan Marcos Aubert - **Direction artistique & graphiste** : Julien Douek & Snic - **Rédaction** : Sabrina Bouzidi, Amine Bouziane, Vincent Caffiaux, Le Pepiniériste, Dj Coshmar - **Photographes** : Elisabetta Riccio, Serge Kruger, Ada... - **Ont participé** : Maela, Delphine Dellalée, Laurent Cachet - **Couverture** : Dj Fong Fong (D.R.) - **N°ISSN** : 1967-2160 - **Tirage** : 5000 exemplaires - **Edition** : depuis 2006 Star Wax est édité par Compos-it 2000 - 2021 (C) - 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil-sous-Bois, France - www.starwaxmag.com

Follow us @starwaxmag  YouTube



VOTRE DISQUE VINYLE A L'UNITÉ

Définition : **OVnyl** ~ {ovnyler} [verbe transitif E.T.]
 Etym : mix de deux vieux vocables terrestres du
 XXe/XXIe siècle : O.V.N.I et Vinyle.
 Faire passer une musique de l'état dématérialisé
 (.wav, .mp3,...) à l'état solide sur un support vinyle.

WWW.OVNYL.COM



SOMMAIRE STAR WAX #59

03 - Édito || 05 - Sommaire || 06 - Shop'in
 08 - Shuck 2 || 16 - Focus Jamwax Records
 20 - Ramona Yacéf || 24 - Eris
 28 - Komo & Ollie Twist || 32 - Dj Fong Fong
 36 - Darrel Sheinman || 40 - Edo. G
 44 - Serge Kruger || 50 - Rare Wax par Deano
 52 - Chroniques || 54 - Menu Best Of - Playlists



Blunt CBD King Dilla



Polaroid Go - Pocket size

Bob Vans Bucket



BBoy Stance tee-shirt par
magneticclothing.co.uk



Sac Rhoulane Studio



AIAIAI x Ninja Tune
TMA-2 Bluetooth - Edition
limitée en vinyles recyclés



Bague
Lugdunum



Skateboard Brilliance



Vans Old Skool Liberty
Exclu Courir



New Balance 997 Cordura
Exclu Courir



Parra x Nike SB Dunk Low



Air Jordan 1 Centre Court



Nike Air Max Pre-Day
Summer 2021



Travis Scott x Air Max
Cactus Jack



uStream One



Nike Blazer Mid 77 Bébé
Exclu Courir



Chaussettes
Arvingoods x Czarface



Hi-X65 Austrian Audio



1991 - Bourges

SHUCK 2 ARRIVE AU TAG PAR LE TRUCHEMENT DE LA CULTURE DES BANDES. MEMBRE ACTIF DES BLACK DRAGONS ET LEADER DES TCP (THE COBRA POWER), IL TROUVE DANS LE GRAFFITI UNE MANIÈRE DE S'EXTRAIRE DE LA VIOLENCE DES BANDES ET DE SE RÉALISER À TRAVERS UNE VISION HÉTÉROCLITE ET PLURIDISCIPLINAIRE DU GRAFFITI. SHUCK 2 A AUTANT PEINT DANS LA RUE QUE SUR LES TRAINS, PRODUIT EN ATELIER TOUT EN RÉALISANT DES FRESQUES MURALES QUI INAUGURENT UN NOUVEAU GENRE, L'ARABIC GRAFFITI.

Qu'est-ce qui t'as donné envie de faire partie de la culture graffiti ?

J'ai ressenti l'envie de m'y intéresser lorsque que j'étais au lycée professionnel Gustave Eiffel, à Rueil-Malmaison dans le 92. J'avais 15 ans, je crois. Dès mon arrivée au lycée, j'ai côtoyé une bande de potes, la plupart était antillais et nous avons commencé à trainer ensemble. J'étais bagarreur et dès la première semaine de lycée, j'ai dû me taper trois fois et au bout d'un mois, j'avais doublé le nombre de bastons. J'ai alors commencé à bouger avec les Black Dragons de Nanterre et de La Défense. Avec certains, nous partagions le même lycée. D'autres venaient de Paris. Il y avait Shadow, Valeri, Dominique... Nous trainions et j'ai commencé à tagger lors de nos sorties de groupe. C'est à cette période que je rencontre Croy2 BD qui était dans les FBI, le crew de Darco.

Lorsque tu découvres le graffiti. As-tu conscience qu'il est le pan d'une culture plus large ?

Pas vraiment au début. Je n'avais pas conscience que le hip-hop était une culture qui fédérait diverses disciplines. J'ai appréhendé le tag à travers les gangs et comme un marqueur à une appartenance à une bande comme pour marquer mon passage et dire que c'était notre territoire. Je ne faisais pas la distinction entre gangs et hip-hop. Les tags que je voyais apparaître étaient forcément en lien avec d'autres gangs. Ça n'est que plus tard que j'ai fait le lien avec le hip-hop que j'avais connu à travers l'émission de Sydney, H.I.P.H.O.P. J'ai eu l'occasion d'y participer en tant que public avec des potes. Ce qui m'avait marqué en 1984, lors de la diffusion des émissions, c'est plus le break dance et le rap. J'étais passé à côté du graffiti.

Avant de te lancer dans le graffiti, avais-tu un intérêt pour le dessin ?

J'ai toujours aimé le dessin. Au collège, mes profs confisquaient systématiquement mes dessins. Ça faisait un moment que je n'étais plus concentré sur les cours... J'ai tout abandonné lors de mon entrée au lycée professionnel. Mon temps libre était alors exclusivement orienté vers la Bd. C'est à ce même moment que je me suis tourné vers la boxe anglaise.

L'influence des FBI a été importante sur la banlieue ouest, as-tu été marqué par les premières pièces ?

En 1988, avec les Black Dragons, nous étions descendus à la gare de Cergy car nous y avions des embrouilles avec un gang rival.

La gare se remplissait comme celle de La Défense de graffitis et je kiffais cette ambiance. Les graffitis des FBI étaient super beaux, en couleur et travaillés. Je me rappelle d'un graffiti derrière le CNIT de la Défense sur la ligne SnCF qui se voyait en partie de la rue. Un gros schtroumpf était dessiné. Les FBI ont effectivement été une référence pour notre génération et une valeur ajoutée sur la ligne Paris Saint-Lazare.

Tu intègres les Asa. Comment se fait la connexion ? Et quand se forment les TCP ? Y-a-t-il des liens entre les TCP et la bande à laquelle tu appartenais, les Black Dragons ?

J'ai rencontré Sino en 1991. C'était une figure incontournable de la ligne St Lazare. De mon côté, je peignais énormément sur la ligne A du RER et sur la ligne St Lazare mais sur les lignes qui menaient à Mantes-La-Jolie. La ligne du RER A et la ligne de PLS ont en commun qu'elles partagent un tronçon. Sino habitant proche de la Défense, nous avons été amenés à nous côtoyer, à peindre ensemble. Je ne pourrais plus dire qui nous a présenté ? Est-ce Slez ou Krüz ? Je ne sais plus. Je me souviens qu'une nuit, nous avons peint ensemble sur un des quais SnCF de la gare de la Défense. Sino a fait un GOR et moi un Shuck 2. Naturellement, il m'a proposé d'intégrer les ASA qui, quelques mois après, sont devenus les DUC. Concernant les TCP, il y a deux choses. TCP a une histoire plus lointaine que la création du groupe lié au graffiti. Cette histoire remonte à 1986 ou 1987. J'évoluais au sein des Black Dragons qui fédéraient de nombreux groupes disparates. Souvent des potes de potes qui se regroupaient en fonction des affinités. Mais vous le savez, les Black Dragons étaient exclusivement constitués d'antillais et d'africains, à l'exception d'un seul membre qui infirmait la règle, moi. Je suis devenu l'exception du groupe. La Défense brassait une multitude de jeunes. Des blancs, des asiatiques, des maghrébins qui entraînaient aussi et qui partageaient la même appartenance géographique. Nous étions des jeunes des environs de la Défense, beaucoup venant de Nanterre. À l'initiative de Mamadou, bras droit du boss des Black Dragons et de Abdel Kader, qui pratiquaient tout deux les arts martiaux, nous avons fédéré une nouvelle force qui est devenue les Cobra Power, constituée de Zoulous et de chasseurs de skins sans distinction ethnique, aucune. Cette nouvelle bande s'est donc alliée aux Black Dragons et nous nous donnions rendez-vous à la galerie des Champs, au niveau du Burger King.

Rani a pris la tête des Cobras jusqu'en 1989, date à laquelle il s'est retiré et je me suis retrouvé propulsé à la tête des Cobras. À cette époque, marcher et se balader dans la rue pouvait créer un tas d'embrouilles. Cela a failli me coûter la vie à plusieurs reprises. Parallèlement, j'ai continué à tagger toujours dans la continuité de représenter les Cobras. J'ai commencé à tagger Strive BD en 1988 et, dès 89, je change d'alias pour Shuck TCP puis Shuck 2 en 1990. Fin 89, début 90, j'ai créé une extension en lien avec le graffiti. J'ai recruté des tagueurs, mais aussi des danseurs, des rappeurs et j'ai tenté de mettre fin aux rivalités et aux guerres avec les bandes rivales. Ça devenait stérile et ça a même gâché des vies. Combien ont été blessés ou pris des lourdes peines de prison pour des chimères. J'ai failli perdre la vie dans une fusillade avec le chef des Black Tiger, avec qui nous nous étions alliés. Dans ce contexte de violence et d'escalade, je me suis tourné de plus en plus vers le graffiti en m'entourant de tagueurs. The Cobra Power a donc muté en une bande de graffiti-artistes de plus en plus connus en banlieue. À cette époque, il y eu les rappeurs Kezo, Kiliblack et Sack, le danseur Senso et DJ Laurent. Côté tagueurs, Rel, Sert, Freddy, Amod, Adéo, Cervo, Cryno, Neac, Cesam, Kruz aka Sec, Gear, Rezyd, Neavy, Warner, Stéo, Salk, Voyce, Eask, Kyle, Hore, Ose, Torse, Koar, Bez2, Soem, Akrow, Horse, Brake, Aryd, Akéa, Burch, Keops, Dingo, Honer, Weeno, Vyper, Ice, Jade et bien d'autres qui m'ont rejoint plus tard comme Chose, Ioye, Dem189, Bafé, Nets, Komo, Organ, Opse, Bonus, Delso, Loyze. Tout ce monde a contribué à transformer le gang et cela m'a dirigé et nous a dirigé vers d'autres horizons.

Tu as assisté aux ateliers de Olivier Megaton et, à ton tour, tu as animé des ateliers. Qu'est-ce qui t'intéresse dans cette transmission ?

J'ai pratiqué le graffiti sans me soucier de l'avenir. Je ne pensais pas que cette activité et cette passion allaient durer et que l'on pouvait se projeter dedans. Les débuts étaient épiques. Je marchais des nuits entières sur la ligne Saint-Lazare et sur la ligne du RER A, en taguant de gare en gare pour tout ravager. Je représentais mon gang Black Dragons puis les Cobra Power. Je me suis intéressé au graffiti après avoir réalisé mon premier graff avec Syme des DKC. Et j'ai de suite kiffé. Je cherchais la publicité et le fait de représenter. Peindre les trains ne m'intéressait pas parce qu'ils étaient nettoyés et qu'il était impossible de les voir en circulation. Je préférais peindre les voies parce que c'était visible et les murs étaient censés rester. C'est ce qu'il en fut, puisque de nombreuses années plus tard mes pièces en couleur sont restées. J'aimais faire des graffs en couleur. Concernant les trains, je taguais les intérieurs et extérieurs, mais pas plus. Puis le temps de peindre des trains est arrivé. Je dois avouer que cela procurait une satisfaction bien différente. Voir traverser notre art en gare à travers Paris et sa banlieue procure un plaisir particulier. Je suis de cette école où tous les exercices liés à la pratique du graffiti m'intéressaient. J'avais un book de sketches et je considère les sketches comme de véritables œuvres, à part entière. Il n'a fallu qu'un pas pour que nos sketches couleur prennent aussi vie sur les murs, sur les trains, puis les toiles. Ma rencontre avec Olivier Megaton allait dans ce sens.

Lors d'un atelier graffiti, Megaton, via le service de jeunesse de Nanterre, nous a entraîné dans divers projets. J'ai participé avec d'autres à des ateliers et des expositions collectives, notamment sur l'Arche de la Défense et à l'Institut du Monde Arabe. Il y a eu aussi des sollicitations pour peindre des toiles de fond de scènes pour les concerts de la Mano Negra et qui furent aussi recyclés pour le groupe IAM lors de leur concert au Zénith de Montpellier. Olivier Megaton, associé à d'autres graffeurs de Nanterre a structuré les choses en créant l'association Ozone. Ces projets ont été faits dans ce cadre. Megaton était très actif à l'époque et il m'emmenait avec lui dans certains événements culturels, des concerts de rock. Ce monde était très ouvert au graffiti. Nous nous sommes retrouvés à faire des graffitis dans des festivals de rock comme aux festivals Off du Printemps de Bourges organisés par Emmetrop. J'ai commencé dès 1991 à transmettre le graffiti aux plus jeunes via des ateliers graff. J'ai souvent été touché par de bons retours et le bonheur des plus jeunes qui étaient fiers d'avoir réalisé leurs premiers graffitis sur mur. C'était aussi l'occasion de customiser des casquettes, des t-shirts ou même de réaliser des toiles et de les ramener à la maison.

“ Les rivalités des bandes devenaient stériles et ça a même gâché des vies. ”

Tu as beaucoup peint au Moyen-Orient. De grandes fresques murales où la lettre et la calligraphie sont les moteurs de ta démarche...

J'ai appris la langue arabe en 1994 et c'est naturellement que j'ai souhaité réaliser des graffitis en arabe. J'ai appelé ma démarche l'Arabic Graffiti car ce n'est pas de la calligraphie, mais véritablement une démarche de writing. J'ai fait mon premier graffiti en arabe, en 1995. Avec des membres des TCP et DKA, nous avons peint une fresque à l'effigie d'un jeune qui était décédé. C'était à La Grande Borne, à Grigny. Je me suis occupé du background de la fresque et j'ai fait un graff en arabe et ça a marqué les gens du quartier. À cette époque, j'ai cherché à collaborer avec un calligraphe de renom, mais ce dernier a refusé. Je tairai donc son nom. Je l'ai sollicité sur un projet de fresque, mais l'invitation est restée vaine. Je lui avais fait voir mes sketches en arabe et cela ne lui avait pas plus. Il voyait le graffiti comme une entorse à la calligraphie. Il était hermétique. La calligraphie est codifiée car elle se transmet de maître à élève, selon des règles préétablies. Il ne voyait donc pas d'un bon oeil, le graffiti qu'il trouvait agressif. À l'inverse, la calligraphie m'intéresse et j'aimerais prendre et suivre des cours, mais je ne trouve pas le temps...



Je suis considéré comme le précurseur de l'Arabic Graffiti. Une de mes productions s'était retrouvée dans le documentaire « Bomb It » et le réalisateur n'avait jusque-là, jamais observé de graffiti en langue arabe. Et pourtant, il avait parcouru les cinq continents afin d'observer et documenter pour son film, la pluralité des styles. Ce devait être en 2004. La connexion avec le Moyen-Orient s'est établie naturellement vers 2012. El Seed m'avait parlé d'une boutique de bombes aérosols du nom de Hewaia, à Médine. Il cherchait un graffeur désireux de peindre et réaliser des fresques chez eux. J'ai donc accepté. Puis en 2014, j'ai eu l'occasion de participer à la réalisation de la plus grande toile graffiti peinte. Elle fut d'ailleurs enregistrée au Guinness des records. J'ai eu la tâche de réaliser un lettrage en arabe et pour le background, j'ai travaillé avec la légende du graffiti américain, Futura 2000. Ces commandes m'ont permis de travailler et peindre régulièrement dans la région et d'établir des liens et des ponts avec des structures comme Naht Design et du calligraphe Diaa Allam. C'est ensemble que nous avons travaillé sur la plus grande fresque 3D des Émirats Arabes et plus spécifiquement, dans la principauté de Ajman, où cette fresque s'est retrouvée disposée sur un bâtiment de cinq étages au dessus de commerces qui s'étalaient sur les deux façades. Je suis heureux de participer à l'émergence du graffiti en arabe. Aujourd'hui des artistes de l'art urbain comme El Seed sont reconnus à travers l'écriture en arabe. Certes son travail est plus proche de la calligraphie mais il a su s'imposer.

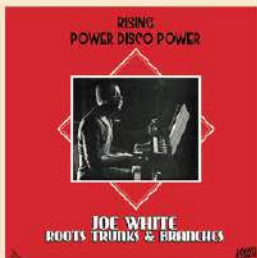
Est-ce que la pratique du graffiti est intimement liée à l'illégalité ou non ? Vois-tu le graffiti uniquement comme un courant pictural lié à l'utilisation de la bombe aérosol ?

Le graffiti est intimement lié à l'illégalité. C'est une contre-culture. Mais il n'y a pas d'acte militant ou politique là-dedans. Le graffiti, c'est une forme de liberté, d'opposition, d'exister par la performance. C'est à la fois une passion et un sport. L'utilisation de la bombe aérosol était notre baguette magique à nous. Comment oublier toutes ses odeurs de spray bien particulières. Les odeurs de chrome et d'encre. Il m'arrive de sentir l'odeur des marqueurs Copic, ceux que nous utilisions, à l'époque pour les sketches couleur. J'aime ressortir mes sketches des débuts pour sentir cette odeur d'alcool qui caractérisait cette marque de marqueurs. C'est comme une madeleine de Proust, ça me rappelle énormément de souvenirs et renvoie à des réminiscences. Je me souviens des réunions chez Sino pour dessiner. Puis une fois nos sketches finis, nous allions peindre des trains. Puis nous allions à la chasse aux photos en cherchant nos circulations. Pour synthétiser : l'essence du graffiti, c'est l'art d'écrire son nom avec style. Les bombes aérosols conféraient ce pouvoir d'intervenir dans l'espace urbain et l'espace public sans restriction. Cela a transformé la ville en musée. Un musée de type un peu particulier, puisqu'il est à ciel ouvert.





JAMWAX FOCUS LABEL



LES MAISONS DE DISQUES À LA RECHERCHE DE PRESSAGES PLUS OU MOINS CONFIDENTIELS À RÉÉDITER SONT DE PLUS EN PLUS NOMBREUSES. EN 2013, JOE A LANCÉ LE LABEL JAMWAX. CE SPÉCIALISTE DE MUSIQUE JAMAÏCAINE S'EST ÉVIDEMMENT FOCUS SUR LE REGGAE PUIS, PLUS SURPRENANT, SUR DE RARES RÉFÉRENCES DISCO. SON CATALOGUE PROPOSE AUSSI DES VINYLES DE MUSIQUE EN PROVENANCE DES BERMUDES, DE TRINIDAD & TOBAGO, DU NIGERIA ET D'AFRIQUE DU SUD. ENTRETIEN AVEC LE BOSS QUI A CHOISI DE PRIVILÉGIER LA PASSION ET LE PLAISIR AU DÉPEND D'UNE ACTIVITÉ LUCRATIVE.

Quel a été le déclencheur de Jamwax ?

Ma rencontre avec Delroy Melody en Jamaïque en 2009 a fait naître l'idée du label dans ma tête. Son unique album « Dread Must Be Fed » faisait partie de mes vinyles favoris de reggae roots. Quant à sa chanson « Ease Up The Pressure » je l'adorais mais je n'avais jamais pu mettre un visage sur son auteur, ou même obtenir des informations sur ce chanteur. Nous avons passé plusieurs heures ensemble à discuter et j'ai découvert son incroyable histoire. Cette chanson n'avait pas eu selon moi la reconnaissance méritée car même auprès des collectionneurs les plus avertis elle était méconnue. D'ailleurs, jusqu'à la sortie de ma réédition, il était impossible de l'écouter sur YouTube ou Discogs. Nous sommes restés en contact pendant quatre ans et nous avons finalisé le projet ensemble en Jamaïque, en 2013. J'en ai profité pour réaliser une interview et une vidéo pour raconter son histoire.

Pourquoi as-tu d'abord focus sur la musique jamaïcaine ?

C'est la musique que je connais le mieux et celle que j'apprécie le plus. J'ai commencé par le reggae roots des années 70 très jeune. Puis à la fin des années 90, je me suis mis à écouter les tendances musicales jamaïcaines du moment à savoir le « nu roots » et le « bogle », soit le dancehall hardcore. Ces productions ne sortaient pas toutes en Cd et le seul moyen d'y accéder était d'acheter les vinyles dans les boutiques spécialisées comme Blue Moon. Très rapidement, j'ai acheté en direct aux distributeurs jamaïcains puis auprès de grossistes d'occasion. Au fil du temps, j'ai constitué une collection de disques rares que je souhaite partager à travers les rééditions.

As-tu une anecdote à nous partager de tes trips en Jamaïque ?

J'ai eu la chance de voyager deux fois sur l'île de Bob Marley. Lors de mon second voyage en 2013, j'étais hébergé chez un grossiste de vinyles de seconde main. Il a dans sa région de « parish » des dizaines de « hunters » (chasseurs) qui vont de maison en maison pour trouver des vinyles. Ces chasseurs viennent le voir le soir pour qu'il rachète la récolte de la journée. Il avait dans sa maison une pièce avec plus de 70000 disques. J'ai passé 10 jours à tout digger de 8h du matin à 8h du soir. Je suis reparti avec plus de 2000 disques...

Quels sont les disques de reggae de Jamaïque que tu as sorti et dont tu es le plus satisfait ?

Je suis très fier d'avoir collaboré avec BB Seaton car c'est une légende vivante. J'adore son travail depuis ses débuts avec son groupe The Gaylads. Tous les disques de Jamaïque, tout comme ceux de Trinidad & Tobago, Bermudes, Nigeria, que j'ai sorti sont le fruit de nombreuses recherches et d'une longue histoire. A chaque fois c'est une belle aventure.

Ne penses-tu pas qu'il y a saturation entre les labels français, japonais, etc, à fond de repress ?

Il y a toujours eu beaucoup de repress historiquement en provenance de Jamaïque et depuis la fermeture des usines en Jamaïque en 2009, les pressages européens et japonais se sont accélérés. Chaque label apporte sa pierre à l'édifice. Cela reflète bien la richesse de la musique jamaïcaine.

L'Ep de Joe White, s'agit-il d'une première press...

Et peux-tu nous raconter comment as-tu découvert puis comment as-tu convaincu les ayants droits ? Il s'agit d'une réédition de certaines chansons de son album « The Weak Will Be Strong » qui est sorti en Angleterre en 1978 sur son label Splendour Heights. Je connaissais très bien Joe White pour ses titres des années 60 sur le label Studio One ou le label « Gay Feet » qui appartenait à Sonia Pottinger, la première femme productrice jamaïcaine. J'écoutais également énormément ses chansons avec le groupe Conscious Minds formé par BB Seaton. Le projet s'est directement fait avec le producteur et chanteur Joe White qui vit toujours en Angleterre.

Le puissant titre disco funk « Rising » fait-il office d'exception en Jamaïque...

La Jamaïque a majoritairement produit du reggae mais certains producteurs ou artistes ont eu à cœur de produire un reggae teinté de disco/funk pour probablement toucher un public au-delà des frontières de l'île. Historiquement de nombreuses productions jamaïcaines sont inspirées de standard américains, les jamaïcains adorent les « covers ». D'autant que, dès le début, j'ai sorti des rééditions de disco jamaïcaine. J'ai toujours aimé les productions jamaïcaines qui sortaient du cadre traditionnel jamaïcain. Dès que la production est hybride ou crossover je tends une oreille.

Emory Cook et son label Cook Records sont riches en histoires. Si je ne m'abuse, il a ouvert des usines de vinyles et il a aussi inventé un bras de lecture du nom de Binard. Peux-tu nous en parler ?

Emory Cook a joué un rôle majeur dans le développement des techniques d'enregistrement et de gravure. Sur ma réédition « Tabu » par exemple, on entend bien que la prise de son est mouvante car l'enregistrement a eu lieu en plein carnaval de Trinidad. D'ailleurs François Terrazoni qui est mon ingénieur du son et graveur me l'a confirmé.

Il y a aussi le steel band, le calypso et Trinidad qui te sont chers...

La production musicale de ces îles des années 50 à 80 est gigantesque et très variée. On peut écouter tous les styles de musique avec cette tonalité tropicale qui nous transporte vers des horizons lointains. Pour parler du 7" « Tabu », la mélodie a inspiré l'un des plus grands hymnes jamaïcains. A savoir « Africa » du groupe The Gaylads, ensuite adapté par Dennis Brown sur son titre « Africa We Want To Go ». C'était important de faire découvrir la genèse de ces productions jamaïcaines à travers la réédition de ce 7" « Tabu ». Concernant le Lp « Dirty Jazz From Down South » il s'agit d'enregistrements réalisés pendant le carnaval de Trinidad & Tobago en 1958, alors la prise de son est mouvante... Les groupes présents sur cet album sont parmi les plus influents de l'île à cette époque : Cyril Diaz Orchestra ou encore Fitz Vaughan Bryan & His Orchestra.

Une référence de ton catalogue qui m'a surpris c'est le Ep « River Come Down » d'Andre Tanker, aussi de Trinidad. Peux-tu nous en parler ?

J'ai d'abord sorti « Back Home » d'Andre Tanker. J'ai ensuite travaillé sur la sortie de « River Come Down ». En diguant dans l'exceptionnel shop de Londres, Eldica Records, je suis tombé sur l'ovni « Movin Round », complètement invisible et sous les radars en 2018 lors de la sortie de la réédition. La fille d'Andre Tanker, Zo-Mari avec qui j'échangeais, a eu la bonne surprise de redécouvrir une production de son père. Elle était ravie.

J'ai l'impression que ça devient un peu tendance Trinidad and Tobago, mais c'est assez petit. Alors ça risque de saturer vite ?

La plupart des titres des grands artistes ont probablement été réédités mais on n'est jamais à l'abri de découvrir ou redécouvrir des perles. Trinidad and Tobago regorge de trésors.

Tu sors principalement des reissues, mais tu viens de sortir Woods. C'est une histoire plutôt hors norme parce que riche musicalement. Peux-tu nous raconter l'un des secrets les plus cachés de Trinidad ?

J'ai participé à une vente de vinyles au Hasard Ludique, à Paris, en 2019. Dj Ness est passé sur le stand Jamwax pour me parler d'un groupe de Calypso Jazz. Au-delà de la musique, c'est l'histoire incroyable de cet homme appelé Woods qui m'a interpellé. C'est un pianiste de Tobago qui a composé des centaines de chansons, mais qui n'a jamais sorti d'album. Nous venons de sortir un premier Ep. Sa musique Calypso Jazz regorge d'influences du monde entier car Woods a voyagé dans plus de 70 pays au cours de sa vie. La chanson « The Lone Pilgrim » est teintée de sonorités orientales avec un groove envoûtant. Jamwax va sortir un premier maxi « The Lone Pilgrim », il inaugure une série qui rend hommage aux compositions de Woods.

L'identité visuelle du label semble être importante pour toi, comment procèdes-tu ?

Grâce à ma mère qui était professeur d'arts plastiques, j'ai eu la chance de grandir dans un univers autour de l'histoire de l'art et plus particulièrement de l'art contemporain. Je suis très attaché à sortir des disques dont les artworks ont été travaillés car c'est la première chose que l'on voit avant même d'écouter la musique. Je réalise la direction artistique et je travaille avec plusieurs graphistes selon la nature des projets à réaliser. Par exemple sur le Margino « Happy People », la photo de la pochette originale m'a rappelé Marilyn Monroe dessinée par Andy Warhol. Je suis parti de cette idée pour créer la pochette actuelle et apporter une touche pop art.

Tu es plus 7 ou 12 inch ?

J'aime les deux formats, mais j'aime aussi les albums et les 78tours. Tout ce qui peut tourner sur une platine vinyle me plaît.

Quel est l'obstacle qui t'empêche de t'occuper et vivre quotidiennement de l'activité du label ?

Le label est une passion et doit le rester.

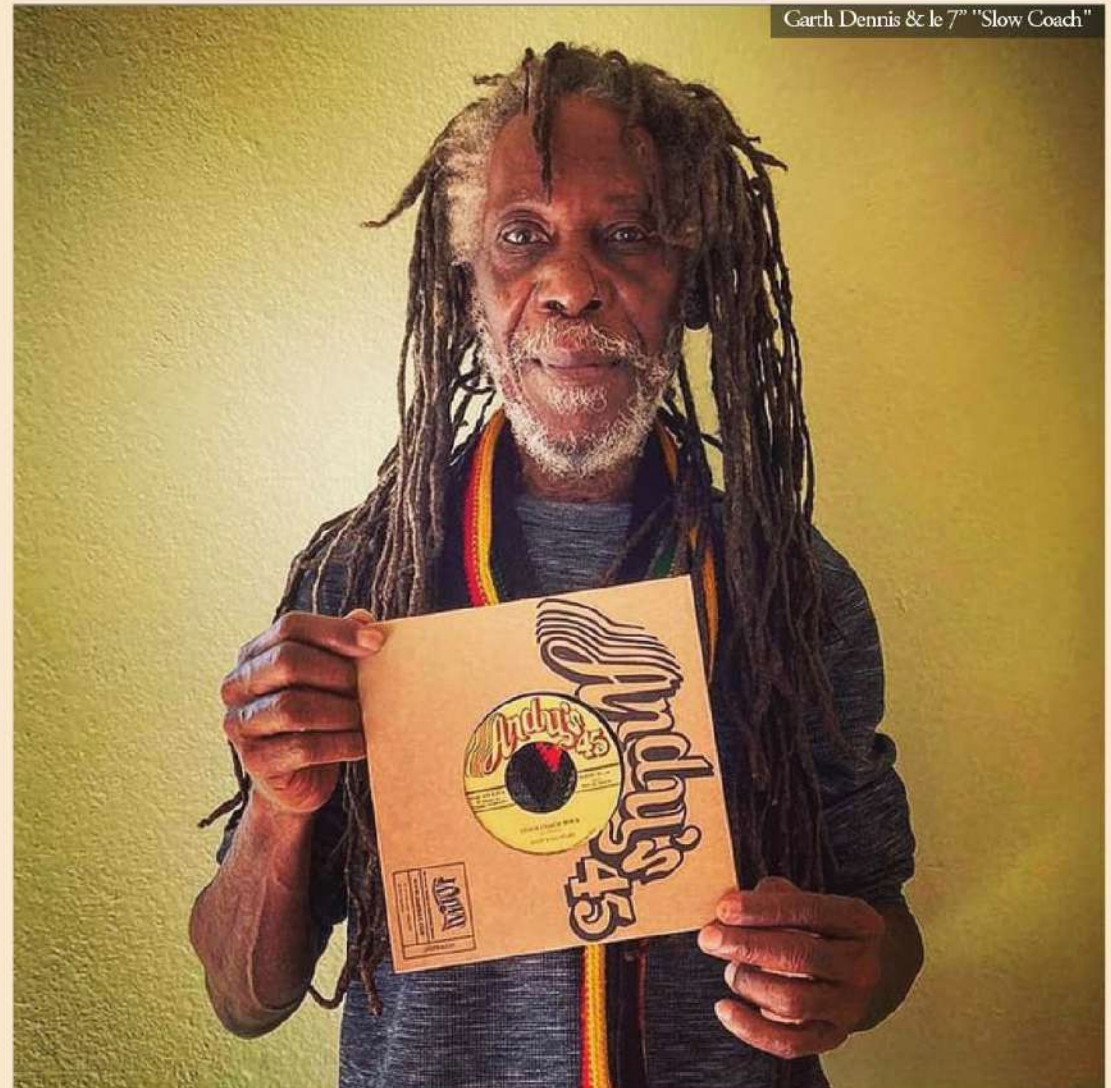
Notre nouvelle vie en semi-liberté depuis un an et-elle fait encore évoluer ta manière de gérer ton label ?

J'ai eu l'occasion de lancer pendant cette période mon site web sur lequel on peut trouver tous les disques du label, les notes sur chaque sortie, et des disques rares. J'ai aussi eu un peu plus de temps pour travailler sur des projets qui me tenaient à cœur et qui verront le jour prochainement.

C'est bientôt les 10 ans de Jamwax, prépares-tu quelque chose de spécial ?

Ce sera peut-être l'occasion d'une sortie très spéciale sur laquelle je travaille depuis le lancement du label et qui pourrait voir le jour en 2023.

Garth Dennis & le 7" "Slow Coach"




 A black and white portrait of Ramona Yacef. She has long, light-colored hair with bangs, tied back with a small black hair tie. She is looking directly at the camera with a neutral expression. She is wearing a dark, possibly black, top. The background is dark and out of focus.

RAMONA YACEF

ORIGINAIRE DE TURIN, RAMONA YACEF SE PASSIONNE POUR LA MUSIQUE ET LES VINYLES TRÈS JEUNE. ELLE COMMENCE LE DJING EN 2009 ET À CHACUNE DE SES PRESTATIONS ELLE ENTREMÊLE PLUSIEURS UNIVERS EN EXCELLANT AUX PLATINES. EN 2020, ELLE LANCE SON PROPRE LABEL LESCALE RECORDINGS. APRÈS QUELQUES RELEASES DIGITALES ELLE SORT, EN MAI DERNIER, « LRDCV1 », LE PREMIER DISQUE PHYSIQUE AVEC TRIPTÉASE, LUMINÈR ET TOPPER. INSTALLÉE À PARIS, LA PRODUCTRICE NOUS PARLE DE SES INFLUENCES, SON PARCOURS, SA PERCEPTION DE L'ARTISTE ET SES VALEURS.

Quelles sont tes influences, tu viens du classique à la base ?

Au départ, je ne viens pas d'une famille de musiciens mais d'amoureux de la musique. Ma mère possédait une collection assez rare de vinyles des années 70, 80 (Lucio Battisti, Aretha Franklin, The Beatles, Pink Floyd...) et mon père, d'origine algérienne, avait quelques vinyles de compositeurs arabes. La musique n'a jamais manqué dans ma vie. J'ai commencé à jouer du piano classique à l'âge de 5 ans. Mon enseignant était proche de ma famille, une personne merveilleuse avec beaucoup de patience. En débutant si petite, c'était primordial que l'apprentissage de la musique soit davantage un amusement qu'un travail. Alors, j'apprenais à jouer des répertoires de Mozart ou Chopin simplifiés en utilisant la mémoire visuelle et auditive. J'ai appris à lire et à écrire la musique bien plus tard. Au même âge, j'ai commencé à prendre aussi des cours de danse classique jusqu'à l'adolescence puis j'ai découvert la danse moderne, contemporaine et hip-hop. En parallèle, je suivais des cours de chant de jazz. Je chantais et jouais dans un groupe de rock avec des amis. Je finais ces cours en travaillant dans le restaurant africain d'un cher ami. Chaque été, je partais en Ombrie, terre natale de mes grands-parents avec qui j'ai grandi. J'avais 14 ans et je découvrais que les vinyles pouvaient aussi raconter d'autres musiques que celles que je connaissais déjà, comme le funk, la house ou la techno.

Qu'est ce qui a été décisif pour toi ?

Dans les années 2000, j'ai commencé à fréquenter les meilleurs clubs italiens comme l'Echoes, Cocoricò, Red Zone... Je me souviens que je passais des heures à fixer le Dj booth et à regarder ce que l'artiste était en train de faire. Il y avait des Djs du monde entier, c'était hypnotisant et toute mon attention était portée sur eux et les disques qu'ils passaient. À chaque fois que je rentrais à Turin, je m'intéressais toujours plus à ce monde. Quand j'ai commencé mes études en Ingénierie et Architecture, je travaillais le week-end, pour me maintenir financièrement, dans les clubs comme door selector. Avec l'autorisation des propriétaires je venais 2-3 heures en avance pour m'entraîner un peu avec leurs platines car je n'en avais pas chez moi et je n'avais pas non plus la possibilité de me les acheter. Un jour, un collègue me fait une surprise et il me ramène ses Stanton à courtoisie, en me disant qu'il était touché par ma détermination à apprendre à mixer les vinyles... Me voici quinze ans plus tard à continuer ce chemin.

Qu'est ce qui t'a amenée à produire ?

J'ai commencé à produire bien plus tard que le Djing. Quand j'ai commencé à jouer, j'étudiais à l'université toute la journée et tous les jours. Le vendredi soir et le samedi soir je mixais en club, parfois même en semaine. Et le dimanche je travaillais dans une librairie. Je produisais à temps perdu et pas comme il fallait, car je n'avais vraiment pas le temps ni l'énergie suffisante. Par contre, je continuais à collectionner beaucoup de disques. Après avoir obtenu mes diplômes, j'ai été embauchée dans un grand cabinet d'Architecture, mais ça ne suffisait pas à mon bonheur. Je ne me sentais pas à ma place et j'ai décidé de tout quitter pour consacrer pleinement ma vie à ce qui me rendait la plus heureuse... La musique. Pour maîtriser une matière, il faut bien l'étudier de A à Z. Prenons comme exemple les grands Chefs. C'est évident qu'ils doivent bien connaître les produits qu'ils utilisent avant de les cuisiner : leur provenance, la raison chimique, climatique du goût et de la forme ainsi que la raison sociale et économique du produit, sa dominance sur un autre. La musique c'est la même chose. Il faut avoir une culture générale, savoir comment l'entretenir et la transformer en travail. La production se partage en deux parties : la composition et le traitement des fréquences liées à l'ingénierie du son. On parle donc de physique qu'il faut étudier et pratiquer durant de nombreuses années. Quand je me suis installée à Paris avec mon mari, je ne connaissais personne à part lui. J'ai dû recommencer en partant de zéro, mais j'ai également eu la possibilité de me dédier finalement et entièrement à la production en studio.

Tu as lancé ton propre label, pourquoi ?

J'ai toujours souhaité lancer ma propre maison de disques. Un label c'est comme ouvrir une galerie d'art ou un restaurant pour revenir au thème de la cuisine ; n'oublions pas que je suis italienne (rires). C'est un lieu qui permet d'offrir ce qu'on aime le plus, en révélant son côté artistique et ses goûts personnels sans limites ni concessions. Diriger un label c'est encore un métier différent de celui de Dj, de producteur, ou d'ingénieur du son, mais tout s'apprend avec la motivation. Le confinement de 2020 m'a poussée aussi à lancer Lescale Recordings.

Comment s'est faite ta rencontre avec les artistes sur LRDCV1 ?

Tous les producteurs de LRDCV1 sont originaires de Turin. J'ai voulu proposer une première sortie 100% analogique made in Italy. On se connaît personnellement depuis beaucoup d'années. J'ai souvent partagé les platines avec Luminér aux événements de We Play The Music We Love et j'ai eu la chance et l'opportunité de pouvoir prendre part à plusieurs jam sessions en studio à Berlin avec Topper et Hugo. Ils sont tous des artistes que j'estime énormément et je suis ravie qu'ils fassent partie de ma sortie, ça fait vraiment du bien d'être soutenue à ce point.

Qu'est ce qui a inspiré les artistes ?

J'ai parlé de tout interview aux artistes et voici leurs réponses : **Triptease** : « Visconte » est née après une journée classique d'expérimentation en studio. Ce jour-là, on avait eu la possibilité d'essayer une drum machine assez particulière appelée Viscount PCM R64 d'où vient l'idée principale. Les voix et les guitares viennent d'un enregistrement de Hundro Moritani effectué à Palazzo Harkonnen.

Luminér : Pour produire « Write Me a Love Letter », on a suivi le même processus que d'habitude. Quand on se pose en studio, on se laisse transporter par le moment, le synthétiseur principal du titre nous faisait penser à un oiseau qui volait dans une forêt, pour transporter et amener une mystérieuse lettre d'amour... Les pads ont été produits avec le Nord Lead 2, machine qu'on aime et qu'on utilise souvent ; les effets avec le Mininova et le reste vient de Roland TR8 et Reason software qu'on utilise depuis toujours. On y a travaillé dessus quelques jours pour ensuite la finaliser les mois suivants.

Topper : « The Truth » est un projet commencé en 2015 et ça été modifié à plusieurs reprises durant les années suivantes. Si je me souviens bien, je m'étais inspiré d'STL pour avoir une base lo-fi en composant un tapis de field recordings que j'avais enregistrés à Istanbul en 2013. Le pad et le vocal loop ont été produits dans un dernier temps pour finaliser la track.

Ta source d'inspiration pour « Allegretto » ?

La définition de « Allegretto » est un tempo moins vif que « Allegro » et on le retrouve surtout en musique classique. Mais en italien allegro signifie aussi heureux. Quand j'ai composé « Allegretto », je me sentais bien et j'étais de bonne humeur. La musique classique et les Kraftwerk inspirent toujours mes compositions faites de drum machines comme la Jomox et de synthétiseurs comme le Modular V3 Arturia.

Quelle est ta définition de l'artiste ?

Chacun de nous a été confronté à plusieurs épreuves dans la vie, certaines plus fortes et d'autres moins. Selon moi, un artiste est une personne qui a besoin d'exprimer son ressenti à travers l'art d'une manière extrêmement naturelle.

La générosité et l'empathie les différencient des autres. Dans mon cas par exemple, quand je joue, j'oublie toutes mes douleurs, et l'énergie et la chaleur des gens autour de moi me font me sentir vraiment bien, d'autant plus s'ils comprennent l'histoire que je suis en train de raconter. C'est une sensation tellement puissante et apaisante.

Quelle est la philosophie derrière ton label ?

Lescala Recordings a pour ambition d'englober tous les genres et univers de la musique électronique (house, techno, minimal, tech, funk, downtempo, ambient...) et les maîtres mots du label sont : la qualité, l'authenticité et l'harmonie. Le nom s'inspire des thèmes du voyage, des gammes musicales et des épreuves de la vie. J'aimerais que l'auditeur perçoive que c'est du son de qualité, mais toujours différent. Lescala a débuté en 2020 avec deux releases digitales par mois et le premier disque physique LRDCV1 est sorti en mai. Sincèrement, je compte en sortir le plus possible vu mon grand amour pour l'analogique.

Avec quels artistes aimerais-tu collaborer ?

Un jour, j'aimerais collaborer avec des musiciens, des danseurs, et organiser un spectacle interactif qui puisse mélanger musique électronique, musique classique, danse et art visuel dans un superbe théâtre ancien.

Quels sont les vinyles que tu as gardés avec toi depuis toujours ?

Il y en a trois : Lucio Battisti - Il nostro caro angelo (1973), Kerri Chandler - Atmosphere (1998), Ricardo Villalobos - Enfants (2008). Ce sont des disques que j'ai depuis les années de leur publication. Celui de Lucio Battisti, par exemple, est un cadeau de ma mère. Je pourrais les écouter toute ma vie, en boucle. Même s'ils appartiennent à trois genres musicaux différents, on peut dire que ces 3 institutions ont inspiré tout mon parcours, et représentent pour moi le passé, le présent et le futur... Ils sont intemporels.

Quels sont tes projets pour 2021 - 2022 ?

La situation tragique qu'on a tous vécu a beaucoup changé ma façon de voir les choses. À la fin 2019 avant l'annonce de la pandémie, j'avais décidé de quitter Paris avec mon mari pour aller vivre à la campagne. Probablement une bonne chose vu le contexte actuel, mais l'isolement complet peut être une arme à double tranchant. J'ai beaucoup réfléchi, je me suis remise en question sur pas mal d'aspects et maintenant je me sens beaucoup plus forte. J'ai compris quelles sont les vraies valeurs qui ont de l'importance pour moi et avec qui je veux vraiment les partager. Mes projets pour 2021 et 2022 sont de passer du temps avec ma famille, mes animaux et de continuer bien évidemment la musique ! Je dois avouer d'ailleurs que mixer en public me manque énormément... vivement que tout ça reprenne au plus vite !

Si c'était à refaire, que changerais-tu ?

J'ai commencé à faire ce métier jeune, très jeune, trop jeune. Et quand on est jeune, on est forcément naïf. Dans ce milieu comme partout, on peut rencontrer de belles personnes mais aussi des mauvaises. C'est comme ça, c'est la vie. Si je suis devenue la personne que je suis aujourd'hui c'est aussi grâce aux erreurs du passé, donc non, je ne regrette absolument rien car je suis fière de la femme que je suis devenue et je continuerai toujours à me battre pour aller au bout de mes idées et de mes projets, avec humilité et loyauté qui sont des valeurs primordiales pour moi.

Turin te manque ?

Turin représente ma famille, mes amis et ma jeunesse. C'est ma ville, c'est l'endroit où je me sens évidemment le plus à l'aise. Oui ça me manque beaucoup, mais après quelque temps là-bas, je suis toujours heureuse de rentrer chez moi.



“ Un label c'est comme ouvrir une galerie d'art ou un restaurant. ”

ERIS



ENRICA FALQUI ET DEA DVORNIK SONT DES PRODUCTRICES DE MUSIQUE TECHNO. L'UNE EST NÉE EN SARDAIGNE ET L'AUTRE EN CROATIE. C'EST EN ALLEMAGNE QU'ELLES SE RENCONTRENT ET DÉCIDENT DE CRÉER LE DUO ERIS. EN 2018, ELLES SIGNENT LEUR PREMIER EP "MOMENTS" SUR CABARET RECORDINGS ET L'ANNÉE SUIVANTE « CHAMPIONS LEAGUE », TOUJOURS SUR LE MÊME LABEL. CES DEUX PASSIONNÉES DE SYNTHÉS VINTAGE TRAVAILLENT SUR DE NOUVEAUX PROJETS DANS LEUR STUDIO À FRIEDRICHSHAIN-BERLIN. ENTREVUE.

Comment avez-vous découvert la musique électronique ?

Dea : C'est durant l'été 2000 que je suis allée à ma première rave. C'était avec mes camarades de lycée, un gang « coloré » de ravers. J'avais 14 ans et ils avaient 2-3 ans de plus que moi. Ils nous ont, mon meilleur ami et moi, immédiatement pris sous leurs ailes pour ainsi dire. Leur vibe, leur style, leurs croyances et attitudes rebelles ont résonné en moi, tout comme la musique et tout le mouvement underground de ma ville natale où ils m'ont emmenée. Il y avait une telle liberté, de l'amour et de la tolérance là-bas, surtout dans le contexte politico-social extrêmement arriéré et borné d'après-guerre civile en Croatie. J'étais juste aspirée et je n'ai jamais plus regardé en arrière.

Enrica : J'avais 15 ans lorsque des amis m'ont emmenée dans un club de ma ville natale. C'était à la fin des années 90 et Cagliari, dans le sud de la Sardaigne, était une ville très animée à l'époque.

Quelle est votre formation musicale ?

Dea : Je suis née dans une famille d'artistes, d'acteurs, de musiciens, descendants de mes arrière-grands-parents. Mon oncle et mon père sont des auteurs renommés de funk et de blues. La maison dans laquelle j'ai grandi était remplie d'instruments, mais j'étais surtout attirée par le piano dès que j'ai pu toucher les touches. Alors, mes parents m'ont inscrite dans une école de musique dès que j'avais l'âge d'y être acceptée, à 7 ans. Après huit années et l'obtention du diplôme, je n'étais plus intéressée à poursuivre car je n'obtenais pas ce que je voulais en termes de créativité et de liberté d'expression. En fait, c'est assez restrictif. Mais aujourd'hui, je suis heureuse d'avoir acquis cette base car elle me permet d'exprimer mes émotions à travers la musique que je produis beaucoup plus intuitivement et sans effort. Alors c'est pour mes collègues producteurs qui, maintenant, doivent lutter pour maîtriser le solfège en plus de disséquer la théorie musicale, comprendre comment utiliser les machines, leurs programmes, les principes de l'arrangement, de la conception sonore et tout ce dont on a besoin pour avancer et devenir un producteur de musique électronique. Enrica et moi avons eu la chance de nous associer et chacune apporte un ensemble de compétences distinctes et compatibles. Enri a ses propres connaissances et l'expérience concernant la partie technique et je suis arrivée avec ma formation de musique classique, ce qui nous a réunies. Il y a un réel partage de sensibilité et de goûts musicaux. Nous aimons toutes les deux ce que fait l'autre.

Enrica : Je n'ai jamais eu de formation musicale, je suis autodidacte. J'ai joué des percussions dans un petit groupe féminin quand j'étais plus jeune.

Comment avez-vous fondé ERIS et rencontré le label Cabaret Recordings ?

Nous avons été présentées par des amis communs lors d'une soirée au Club der Visionaere à Berlin, au printemps 2018. Nous nous sommes tout de suite senties très proches et avons continué la nuit au Berghain. Enrica m'a ensuite invitée à passer dans son studio à proximité. Là, j'ai été fascinée par les synthés vintage très cool et j'ai demandé si je pouvais entendre comment ils sonnaient. Enrica a allumé les machines, j'ai commencé à jouer des accords et des mélodies qui l'ont inspirée et elle ajouté quelques beats avec sa TR 808 et nous avons tout simplement commencé à jammer. Nous nous sommes beaucoup amusées et nous nous sommes rencontrées le lendemain et le surlendemain... J'ai passé le reste de mon séjour à Berlin avec Enri dans son studio, qui était niché près du studio de Yuki (Dj Masda). Un jour, il est venu nous saluer et s'est intéressé à ce que nous faisions. C'est ainsi que nous avons obtenu notre première sortie sur son label Cabaret Recordings.

Qu'est ce qui a été décisif pour devenir productrice ?

Dea : Pour moi, le facteur crucial a été la pure joie que je ressentais dans le processus de création avec Enrica. J'avais déjà essayé de produire avec certains de mes amis, mais ce qui manquait, c'était la compréhension intuitive et l'alchimie qu'Enrica et moi partageons en studio depuis cette première jam session. Nous avons des goûts musicaux très identiques mais aussi différents. Nous nous amusons beaucoup à apprendre, à créer et à mixer ensemble. Et dans mon cas, si je m'amuse, je suis partie pour la balade. (rires) **Enrica :** Cela n'a jamais vraiment été une décision, c'est ce que j'ai toujours voulu faire autant que je me souviens. Aujourd'hui, nous avons un mélange d'anciens et de nouveaux équipements. Pour n'en nommer que quelques-uns : le Korg Minilogue, le Juno 6, et la Roland 808. Le tout passe par le séquenceur Sequential Circuits et le son qui en sort est adouci par certains effets de la box Eventide.

Interview intégrale sur www.starwaxmag.com

Qu'est-ce qui vous inspire ?

Dea : Ma principale source d'inspiration est la même que celle pour mes DJ sets et podcasts. Ce sont toujours mes émotions, ce que je traverse dans ma vie personnelle. Le processus de création canalise tout cela au travers de la musique. La musique générée par les émotions aura toujours un plus grand impact sur l'auditeur. Mes vingt années sur le dancefloor sont une immense source d'inspiration. J'ai vécu tant de phases : de la techno, l'électro, la house, la minimale, les breaks à la bass music. Maintenant, je peux tout apporter ensemble lors de mes DJ sets. C'est fun ! Je dois mentionner que je suis également très inspirée par cette nouvelle vague de producteurs qui semblent provenir du même endroit que moi, car il y a cet « hybride » de tout. J'ai toujours aimé le fait que la musique électronique naisse sous mes « yeux ». Par exemple, tout ce qui vient pratiquement de Montréal vibre avec chaque cellule de mon corps ! Un jour, j'adorerais y aller et voir ce qui se passe vraiment là-bas !

Enrica : La vie, juste la vie. Dernièrement, nous avons toutes les deux développé un fort intérêt pour les percussions. Je suis simplement influencée par tout ce que j'éprouve dans la vie.

Votre façon de produire a-t-elle changé ces dernières années ?

Enrica : Bien sûr, c'est le cas. Nous apprenons toujours, nous nous adaptons toujours les uns avec les autres. C'est un processus continu, donc oui, nous nous sentons plus à l'aise les uns avec les autres, nous grandissons encore en tant qu'artistes et le chemin est encore long.

Quel message souhaitez-vous transmettre ?

Dea : Quand vous abandonnez tous vos espoirs et essayez de contrôler votre vie... et à l'inverse vous essayez de lui faire confiance et d'avancer ainsi, vous serez emmenés exactement là où vous devez être et ce sera mieux que de tout planifier.

Enrica : Eh bien, ma devise est : "concentre tous tes efforts dans ce que tu fais".

Quels sont les artistes slovènes et italiens à connaître ?

Dea : Gardez un œil sur le collectif et label slovène LuckIsOn. Tzena et Maycell sont de jeunes DJs et des producteurs « frais », incroyablement talentueux. Le groupe comporte aussi Valentino Kanzyani, Tim Kern et moi-même. C'est le meilleur gang que vous puissiez connaître dans ce monde et qui organise principalement des événements durant tout le week-end dans des lieux insolites en Slovénie et, ce, en pleine nature. Si vous n'avez pas encore entendu parler d'eux, cela ne serait tarder !

Enrica : J'aime beaucoup Grand River et Claudio PRC. Ils sont assez différents. Grand River est une productrice d'ambient, tandis que Claudio est un producteur de techno. J'admire vraiment leur talent et leurs compétences.

Comment voyez-vous les choses pour l'avenir ?

Dea : Avec cette situation et les conséquences sur la culture de la musique électronique et son écosystème, j'essaie de revenir vers les choses essentielles, aux racines, au sub/underground. Retrouver l'interaction entre les gens, ce sentiment de communauté qui s'est éveillé. C'est ainsi que tout a commencé et c'est ce à quoi nous pouvons toujours revenir. Tout au long de l'histoire de la scène électronique, ça a toujours prospéré dans des conditions sociales difficiles.

Enrica : Je vis le moment présent et je croise les doigts. Concernant nos projets, nous nous concentrons sur la finalisation du prochain Ep et peut-être la planification de notre premier album bientôt ! Et qui sait, commencer notre label.

Vos prochaines sorties ?

Aujourd'hui, nous travaillons sur un prochain Ep. Et cette année, nous sortons « Enchanted » pour un various sur le label 20:20 Vision Recordings. Nous avons collaboré avec Otter, un de nos amis producteurs qui vient du Venezuela. Il a rajouté des percussions et des congas. Avec Otter, nous partageons les mêmes goûts musicaux et parfois nous passons du temps ensemble dans son studio. Il a pas mal de synthés anciens. Celui que nous préférons est un Roland Mars, un magnifique synthé de 1979.

Avec quels artistes souhaiteriez-vous collaborer ?

Dea : Eh bien, mon rêve encore inachevé est d'avoir un groupe ! J'adore chanter et écrire des paroles, et j'aimerais vraiment participer à un projet acoustique trip hop ou de jazz expérimental... C'est la direction que je vois pour le futur.

Une anecdote ?

Nous avons eu notre premier gig international au Nodd Club à Paris pour le collectif et label RA+Re, et d'une manière ou d'une autre, nous avons toutes les deux oublié que nous partions de l'aéroport de Schönefeld et avons pris un taxi pour Tegel à la place. Nous étions déjà très serrés niveau timing et je rassurais Enri en lui disant que nous y arriverions car je connais la Gate C de sécurité alternative qui est toujours vide. A notre arrivée, nos cartes d'embarquement ne passaient pas au scanner et l'hôtesse nous a dit que notre vol partait d'un autre aéroport. Techniquement, il n'y avait aucune chance que nous y arrivions. Nous sommes sorties en courant et j'ai crié aux chauffeurs de taxi tous alignés : « Hey ! Qui peut nous emmener à l'aéroport de Schönefeld en 30 minutes ? » Et un Turc jette direct sa cigarette de sa bouche et s'exclame : "Je peux vous y amener dans 20 minutes" Il l'a vraiment pris comme une mission et ça a été le trajet le plus dingue à travers Berlin. Je pense qu'il a enfreint plusieurs lois durant le parcours mais nous sommes arrivées à temps pour monter à bord de notre avion ; il restait une minute.

Que représente le vinyle pour vous ?

Dea : Eh bien pour moi, la différence entre jouer des vinyles et utiliser le format numérique c'est comme faire l'amour avec une personne en opposition à l'usage d'un gode ! (rires). Je suis le genre de personne qui apprécie encore plus le voyage plutôt que la destination ou le but final. Le fait de sélectionner les disques et de caresser le wax ou un amoureux en chair et en os est bien plus une expérience intuitive, sensuelle et magique que de faire défiler des dossiers flous sur le petit écran et d'appuyer sur les boutons d'un lecteur multimédia ou d'un vibromasseur !

Enrica : un disque vinyle est une lettre manuscrite.

ERIS en 3 mots ?

Amour, rires et chaos.

“ La différence entre jouer des vinyles et utiliser le format numérique c'est comme faire l'amour avec une personne en opposition à l'usage d'un gode ! ” Dea



KOMO SARCANI & OLLIE TWIST



MÊME SI KOMO SARCANI AIME KICKER LES BEATS AVEC DES MCS AMÉRICAINS DE LA TREMPÉ DE ILLA J, GUILTY SIMPSON OU PHAT KAT, LE RAPPEUR DE VILLE-JUIF S'EST CONNECTÉ, CETTE FOIS, À LA SCÈNE HIP-HOP D'OSLO. SUITE À DES CONCERTS EN TERRE VIKING, IL A NOUÉ DES LIENS AVEC L'ÉQUIPE DU STUDIO STEW. ET POUR « EXPERIENCES », SON TROISIÈME ALBUM, IL COLLABORE EXCLUSIVEMENT AVEC UN PRODUCTEUR. OLLIE TWIST FAIT LES BEATS, KOMO ÉCRIT LES RIMES ET L'ALCHIMIE OFFRE UN RÉSULTAT ATYPIQUE. ALORS QUE LA SCÈNE RAP FRANÇAISE REGARDE SON NOMBRIL, CE DISQUE DÉMONTRE UNE OUVERTURE D'ESPRIT ASSUMÉE, AVEC DES GUESTS QUI RAPPENT OU CHANTENT EN NORVÉGIEN. FOCUS SUR L'EXPÉRIENCE D'UN CONGOLAIS EN SCANDINAVIE.

Quand êtes-vous devenus des hip-hop addicts ?

Ollie Twist : Je ne sais pas exactement quand, mais j'étais très jeune. Mon frère avait beaucoup de Cds de rap comme « Doggystyle », « The Chronic » et « The Don Killuminati: 7 Day Theory » de Tupac. Je les ai beaucoup écoutés. Il avait aussi un ami qui avait les albums d'Eminem, donc chaque fois que je le pouvais, je les empruntais. Au bout d'un moment, je suppliais mes parents de m'acheter des Cds.

Komo Sarcani : Depuis que j'ai vu Benny B à la télévision, donc disons en 1993. Puis j'ai commencé à m'y intéresser et j'ai fait la rencontre de celui qui deviendra mon mentor, Dr Mfuma Strong, R.I.P. Il a joué un rôle déterminant en m'apprenant les bases du rap.

Parlez-nous de votre première rencontre ?

Komo : On s'est rencontré en 2017, lors de ma deuxième tournée dans les pays nordiques. C'est Rude Lead, le frère d'Ollie Twist, avec qui mon label était en contact, qui nous a mis en relation.

O.T : Oui, et il est venu habiter dans mon appartement quelques jours. Nous avons passé du bon temps et quelques mois plus tard, il m'a demandé si j'avais des beats en stock. Je lui en ai envoyé quelques-uns, qui lui ont plu, et nous en sommes là !

Quand et comment est né Stew Studio ?

O.T : Après le décès de nos parents, mon frère et moi voulions passer au niveau supérieur en tant que producteurs, alors nous avons créé Stew Studio. C'était en 2012-2013. Nous avons commencé à faire de la musique avec quelques rappeurs et chanteurs, alors ensemble nous avons loué un bail. Le studio avait une voûte que nous avons utilisée en guise de cabine d'enregistrement. Il n'y avait pas de ventilation, donc il faisait très chaud ! C'est pourquoi nous l'avons appelé Stew, d'autant que nous avions des styles différents.

C'est une affaire de famille. Rude Lead, ton frère, fait les scratches. Il semble être un gros digger... Achetez-vous des vinyles ?

O.T : J'adore le vinyle mais je n'en achète pas beaucoup. Généralement je chine des vinyles un peu au hasard afin de trouver des samples, mais je ne suis pas un véritable collectionneur. Cependant, à l'avenir, je veux chiner plus.

Vous affectionnez le vinyle et pourtant il n'y a très peu de samples dans l'album. Pourquoi ?

Komo : L'idée est venue d'Ollie qui ne voulait pas utiliser de samples purs, pour des questions de droit. De plus, son concept est de créer l'ambiance du beat autour d'un échantillon de samples. À l'écoute des beats, j'étais stupéfait car il avait tout joué ou presque.

O.T : Il y a en fait une bonne part d'échantillons sur l'album, mais je ne fais pas de beats uniquement avec des samples. Je construis autour d'un sample, ça m'aide à démarrer le processus de création puis je fais mes propres sons.

Peux-tu nous parler du processus de production et du set up utilisés pour réaliser ce lp ?

O.T : Je prends beaucoup de temps pour faire un beat, donc je n'en avais pas beaucoup sous la main au moment où Komo m'a demandé des beats. Alors je lui ai envoyé ce que j'avais. De là j'ai fait évoluer ça. J'ai fait beaucoup de changements sur certains morceaux et d'autres moins. J'ai utilisé une Mpc2000, mais j'utilise surtout des logiciels.

Komo : Nous avons commencé les enregistrements à Oslo chez Stew Studio, puis de retour à Paris, nous avons été impactés par la pandémie. Cette mise à l'arrêt aurait pu ralentir notre processus de création, mais nous avons réagi en conséquence ! Nous avons décidé de travailler à distance. Ollie m'a envoyé d'autres beats et je me suis occupé de trouver les thèmes qui pouvaient correspondre à l'ambiance de chaque son. Nous avons fait des va-et-vient et chacun avait carte blanche niveau création pour le domaine qui le concerne, tout en restant dans le concept de base convenu ensemble. Concernant l'enregistrement, 40% de sons ont été enregistrés à Oslo et 60% à Paris.

Vous êtes coproducteurs exécutifs. Avez-vous tous décidé ensemble ?

Komo : Chacun a choisi ses invités, j'ai amené El Da Sensei et Tame One du légendaire groupe Artifacts, Charlie Smart (Koolhaigh) que j'avais rencontré à Paris, Maryleén O, Missié Reno, et Nohk, une rappeuse Norvégienne qui me suivait depuis un moment sur les réseaux.

O.T : Komo voulait quelqu'un du studio en featuring sur la piste « Patrons », alors j'ai demandé à BZ, aussi bien ses paroles que son attitude correspondaient. Il a adoré la piste et a validé direct. Missié Reno a enregistré lorsque Komo était à Oslo. Pareil avec ADA, nous avons eu une session studio jusqu'à 5 heures du matin... ADA est ma petite amie alors ça a été que du kiff. Mon frère a proposé à Benny Diction, un brillant Mc avec qui il avait collaboré dans le passé et ça a matché.

Justement qu'évoque " Grenser " avec ADA & Missié Reno ?

Komo : " Grenser " veut dire " limites " en norvégien. Le titre évoque donc les limites que chacun peut rencontrer dans sa vie, mais qu'il faut tout de même aller au-delà et se donner les moyens pour n'avoir aucun regret. Ce titre apporte une couleur particulière à l'album car il a une sonorité nordique très marquée, mêlée à de la trap. Le refrain d'ADA me fait penser à une ambiance " Viking " et à l'univers de la chanteuse Björk que j'apprécie beaucoup. Je pense même que c'est un des premiers morceaux qu'on a mis en boîte, à Oslo.

Il y a une prod plutôt trap ou boom trap. Est-ce une première pour toi ?

O.T : En fait, j'ai fait beaucoup de beats trap ces derniers temps. Je pense que les beats de trap sont devenus vraiment intéressants ces dernières années et apportent une ambiance vraiment cool avec un tempo et un groove particuliers. Ça fait toujours du bien d'essayer de faire quelque chose d'un peu différent de mes productions précédentes, donc j'ai juste passé un très bon moment et je suis vraiment content des morceaux.

Il y a plusieurs morceaux assez courts, est-ce afin de laisser exprimer votre côté rock'n'roll ?

Komo : Exactement ! On ne voulait pas faire comme tout le monde. Vu que c'est l'album d'un raper et d'un beatmaker, je voulais limiter volontairement les couplets pour laisser parler la musique d'Ollie Twist, un peu à la manière des duos de Madlib et Freddie Gibbs ou encore d'Alchemist et Boldy James.

Votre titre favori du Lp et pourquoi ?

O.T : Ce n'est pas une question facile à répondre car mon français est médiocre et je ne comprends pas les textes en français. Je pense que chaque titre a une ambiance différente et donc j'aime tous les morceaux de différentes façons.

Komo : C'est une question assez difficile, tous les titres sont comme mes enfants, je ne peux pas choisir ! Chacun apporte sa touche à l'album. Après, si je devais citer un titre pour sa particularité dans l'album, je dirais « Pas de nouvelles ». Il sort du lot grâce à sa tournure afro/exotique.

Qu'évoque « Honey » avec Charlie Smarts ?

Komo : Le titre « Honey » évoque le miel, dans notre jargon c'est l'argent.

Mais c'est également pour moi les ambiances festives et estivales, les moments entre potes. On avait enregistré ce titre à Paris pendant la tournée de Charlie Smarts et Dj Ildigitz du groupe de Caroline du Nord Kooley High. C'était dans une ambiance bon enfant avec des potes présents dans le studio. C'est Charlie qui a trouvé le concept du son et on l'a fait directement.

Votre pire et votre meilleur souvenirs depuis que vous collaborez pour cet album ?

O.T : C'est quand Komo est venu à Oslo pour la deuxième fois et que nous avons eu notre session ensemble, nous avons vraiment passé du bon temps, alors nous avons continué toute la nuit. C'est vraiment plaisant de travailler avec Komo. Son humeur et son énergie sont super contagieuses ! Le seul inconvénient était probablement lors du mixe parce que ma pièce n'a pas une très bonne acoustique. A part ça, j'ai adoré chaque seconde.

Komo : Aucun mauvais souvenir, mise à part la mésaventure lors de la première séance studio, où en fin de journée on se motive pour aller acheter à boire pour la soirée et qu'on se rend compte que l'alcool ne se vend pas après 17 heures... Et l'histoire qui a suivi juste après, on en rit maintenant... Beaucoup de bons souvenirs. Ce jour-là on avait fait une séance hyper créative, de 21h à 5h du matin.

Pourquoi le mastering a-t-il été fait à Bondy par Batos de Sound Unique Studio ?

Komo : Il est le partenaire et co-créateur du label Tomawack. C'est lui qui possède la couleur de son qu'on aime et Batos a de grandes connaissances du hip-hop qui permettent d'obtenir un album qui sonne très « ruff ».

Quel est le message de la pochette réalisée par Guillaume Saix ?

Komo : On lui avait dit qu'on voulait un visuel mystique avec les couleurs des aurores boréales qui sont un phénomène typique des pays scandinaves. On voulait aussi que la pochette mêle la Scandinavie et Paris avec des symboles historiques. Guillaume me connaît très bien car il est l'auteur de 90% de mes visuels. Donc rien n'a été difficile et le résultat est juste bluffant.

Qu'avez-vous appris de cette expérience ?

O.T : C'était que du kiff de produire un nouvel album. J'adore faire des albums et c'est ce que je fais la plupart du temps. J'apprends tellement sur la production et comment créer un meilleur son à chaque fois.

Komo : C'est une première pour moi de bosser un projet via internet, du moins la moitié du projet, et de partager cette passion avec un beatmaker motivé et talentueux. C'était vraiment génial d'avoir le soutien de tous nos potes pour aller jusqu'au bout du projet. J'ai beaucoup appris car c'est une autre façon de bosser.

S'il y a quelque chose à refaire, ça serait quoi ?

O.T : J'aurais aimé passer beaucoup plus de temps en studio avec Komo, mais la pandémie a rendu cela impossible. Quand l'album s'est fini, j'étais content et je voulais juste en produire un autre.

Komo : Faire tout le projet en se voyant physiquement, soit à Oslo, soit à Paris. Comme j'ai dit précédemment, cette expérience nous a beaucoup enrichis.

Sinon quelles sont vos dernières découvertes musicales ?

Komo : Vu que j'écoute vraiment de tout, j'ai découvert Femdot, Rosalia et bien d'autres, souvent il s'agit d'artistes que je n'avais jamais eu le temps d'écouter attentivement comme Sdm.

O.T : J'écoute KAAN, Joyner Lucas et Anderson Paak. Ils ont fait beaucoup de choses intéressantes et je m'inspire beaucoup de ces gars-là.

Et vos découvertes culinaires ?

O.T : Je m'intéresse de plus en plus à la cuisine vietnamienne en fabriquant mon propre pho et j'ai vraiment hâte d'avoir une nouvelle cuisine et d'essayer d'autres plats !

Komo : J'ai découvert un plat norvégien qui s'appelle le Lutefisk. C'est poisson blanc séché genre morue accompagné de pommes de terre, de bacon, de moutarde et fromage de chèvre. Sinon, la base c'est le saka saka, le tajine ou un bon maffé !

Un dernier mot ?

Komo : Je vous invite à découvrir l'album « Experiences » entièrement produit par Ollie Twist. En espérant se retrouver bientôt en tournée.

O.T : Je veux juste que ce truc de Covid soit fini pour que je puisse faire plus de musique et aller à Paris !





**DJ
FONG
FONG**

L'ART DE PONCER LES VINYLES A PEU DE SECRETS POUR DJ FONG FONG. DEPUIS SON TITRE DE CHAMPION DU MONDE EN 2012, IL N'A DE CESSÉ D'ALIMENTER SA CHAÎNE YOUTUBE. ET SI IL N'EST PAS EN STUDIO DEVANT LA CAMÉRA, TU PEUX ÊTRE CERTAIN DE LE TROUVER DERRIÈRE UN ÉCRAN. SOIT POUR PRODUIRE UN LOOPER, SOIT POUR UN NOUVEAU TITRE DE VACARM, UN TRIO DE DJ/BEATMAKERS. OU ENCORE UN BEAT POUR LKDM, SON DERNIER PROJET POUR LEQUEL IL A PRÉVU D'ENREGISTRER TOUS LES MEILLEURS MCS DE LA VILLE DE LYON.

Ta première approche des platines vinyles ?

Quand j'étais ado j'écoutais du rap et je me demandais comment ils réalisaient ce son modulé, qui en fait est le scratch qui sonnait si bien dans mes oreilles. Puis je découvre en 98 l'utilisation des platines vinyles grâce au grand frère d'un pote qui faisait du pass pass sur "J'Fais Mon Job à Plein Temps" de Busta Flex. Et la première fois que je touche des platines c'est en 2002, suite à un dur labeur en intérim pour les obtenir.

Pourquoi le fait de remporter le championnat du monde DMC en ligne, en 2012, a été un événement majeur dans ta vie ?

Chaque victoire est un fait marquant je pense, surtout pour ce genre de goal. Devenir champion DMC c'était un peu un rêve. Vu le niveau qu'il y avait quand j'ai commencé, ce n'était pas une mince affaire de réussir. Ma première compétition de Djs a lieu en 2006. J'en garde un super souvenir car j'ai gagné directement, mais par la suite j'ai fini 3-4 fois second lors de championnat DMC France. Les juges n'ont pas saisi le potentiel, j'étais trop ricain pour eux... (rires). Il a fallu court-circuiter le réseau français pour arriver à mes fins, alors j'ai participé au championnat du monde en ligne et j'ai gagné.

Tu es fidèle aux platines vinyles avec des cellules. Est-ce par conviction ou plus à cause du business ?

Je ne suis vraiment pas bloqué sur la technologie, je l'embrasse même quand elle se jette sur moi (rires). Tu as déjà dû voir mes vidéos sur tablette, smartphone, avec de petites mixettes, etc. C'est un challenge à chaque fois car la difficulté est bien réelle sur ce genre de ukulélé. Les marques me sollicitent car elles savent que je m'adapte et relève ce genre de challenge. Mais il est vrai que je n'ai toujours pas trouvé mieux pour faire du scratch qu'une bonne platine de salon. J'essaye toujours d'avoir un setup bien réglé, efficace et performant.

Sinon as-tu abandonné l'idée du SliderKut ?

Oui, il traîne dans un coin du studio. À l'époque (vers 2016, ndlr) j'avais demandé à toutes les marques Dj, mais j'ai eu seulement des réponses négatives. Apparemment ça serait un marché de niche, mais quand je vois le succès du portablism je me dis qu'il y a eu un coup à jouer. Peut être avec MWM, s'il se chauffe. Phase vecteur linéaire et c'est parti pour l'aventure !

Achètes-tu plus de jeux vidéo ou des vinyles ?

De 2000 à 2010 j'achetais à fond des vinyles. Merci Dj Goodka au passage. Puis de 2012 à 2016 je suis devenu fondu de jeux vidéos et maintenant je suis plus dans la crypto money (rires).

Et ton empreinte carbone dans tout ça ? (rires)

Franchement elle doit être très faible, surtout lors des périodes coquillettes (rires).

À quel moment et pourquoi as-tu quitté Paris pour Lyon ?

Je suis parti de Paris pour habiter en Savoie avec mes parents, en 1998, car je partais en couille. Puis par la suite nous sommes allés à Grenoble et c'est là que la musique m'a sauvé. Et finalement je suis arrivé à Lyon, en 2007, dans une colloc avec ce cher Mart One.

À partir de quand et pourquoi le beatmaking vient-il bousculer tes autres passions ?

J'ai toujours aimé créer des instrumentaux, à la base des loopers pour les semblables : les scratcheurs autistes. Et dernièrement j'ai lancé un projet recording et il fallait mettre la main à la patte. Et je surkiffe.

Tu as aussi une passion de filmmaker...

J'ai commencé à filmer et monter des vidéos lorsque j'ai créé mes premières battles de Dj sur Grenoble, en 2004. Fallait bien que quelqu'un s'y colle et finalement j'ai bien accroché au délire. Ma première vidéo qui a tout niqué sur la toile, c'est celle que j'ai réalisée pour Fly avec son show de 2008 et les Gold platines. Actuellement je filme plein d'artistes lyonnais dans le cadre du projet LKDM (Le Krew de Maladé, ndlr). À suivre de très près, ce projet est mon nouveau goal.

“ Actuellement je filme plein d'artistes lyonnais dans le cadre du projet LKDM... ”

Finale tu es Le YouTubeur du scratch qui parle avec ses mains. Et tu produis des beats. C'est presque comme si tu as déjà sorti un l'album, alors que la plupart des Dj-tablets ne sortent pas d'album de scratch musique. Qu'en dis-tu, il sort quand ton premier Lp ?

Rires ! Oui j'aime bien structurer mes routines scratch et j'adore le double timing. C'était une très bonne époque pour moi avec l'émergence de la trap. Ça glisse tout seul. Je note ça dans un coin de ma tête.

Parfois tu publies des sessions où vous scratchez à plusieurs. Scratcher des cuivres avec une autre personne qui cut une drum, etc, c'est fini ?

Je ne suis plus trop intéressé par l'aspect technique et je privilégie clairement la musicalité ces derniers temps. Tout ce qui est bancal rythmiquement et qui dégrade la musicalité comme le beat juggling et le drumming ne me font plus bander. À l'époque d'avant Serato les compétiteurs prenaient des morceaux connus de tous et les transformaient sous nos yeux. Désormais ils créent des tracks, les déconstruisent, pour les rejouer bancalement sur les platines. Même si ça reste impressionnant visuellement, je ne vois plus l'intérêt et personne ne comprend vraiment ce qu'ils font, à part quelques nerds et le Dj qui le fait.

Pourquoi, la plupart des Djs qui font les compétitions de scratch mettent très peu de scratch dans leurs Dj sets ? J'ai l'impression que c'est tout ou rien, alors que je vois cela comme un atout...

Franchement chacun fait avec la vision qui lui semble juste. Mais pour répondre subjectivement je dirais que les gens ont pour la plupart une mauvaise image des dj techniciens, le scratch leur semble has-been ou bien inutile. Les sessions training de certains Djs dans les clubs, entre autres, ont fait du mal à notre image et de moins en moins de gens se sont intéressés à notre art.

Le scratch ça semble facile puisque les nouveaux outsiders sont des prépubères ? (rires)

Oui c'est la nouvelle génération, les jeunes ce sont des éponges, ils arrivent fort ! J'ai l'impression qu'il vont se réapproprier le scratch à leur manière, la musique est faite de cycles. Je croyais qu'avec des groupes comme C2C ça allait relancer la donne, mais apparemment il faut attendre encore quelques années pour que le scratch soit de nouveau hype.

Grâce à ton supa flow de supa héro tu as une notoriété certaine. D'ailleurs tes cours de scratch sont à 160 euros de l'heure, ce qui n'est pas accessible à tout le monde... Que réponds-tu à Cerrone qui dit dans le Star Wax 51 : "Si un musicien est prof, c'est qu'il fait ça pour manger et qu'il n'est pas bon pour faire autre chose." ?

Oui je donne des cours de scratch en ligne et je fais des prix si tu prends 3 heures (rires). Et je donne aussi des cours à l'UCPA qui est une école de Djs qui forme des passionnés de musique pour devenir des Djs résidents dans des clubs. Pour répondre à la question, je dirais qu'il y a du vrai et du faux dans le propos de Cerrone. Et je n'ai pas trop envie de débattre de cela ici.

Revenons à la production musicale. Parle-nous de ton taff pour LKDM ? Je sais seulement que vous fumez des cigarettes avec du chocolat dedans, d'ailleurs ça ne doit pas être facile à fumer !!! (rires).

Mon rôle dans LKDM est multiple, je fais des instrus, des vidéos, je bookes les artistes et je m'assure que le projet avance fort. Heureusement je délègue de plus en plus la partie vidéo que je n'ai plus le temps de faire. Une équipe de vidéastes talentueux va progressivement prendre la relève.

On est à la saison 3 du projet, on alterne entre clip filmé dans la cabine au stud et des « street clips ». La finalité de ce projet serait de faire le tour de la France avec les artistes avec qui on a collaborés pour retourner des scènes et mettre la foule en transe. Allô, allô les labels, tourneurs... (rires).

Pourquoi Vacarm, si je ne m'abuse, c'est ton projet qui te tient le plus à cœur. C'est d'abord un break & tools pour Dj, ton unique vinyle je crois. Mais l'album tarde à sortir...

Oui, Vacarm pour bordel, zbeul, bruit... C'est un groupe composé de trois Djs /Beatmakers : Mart One, Tomfat et moi. On n'a pas encore clippé de track, mais ça ne saurait tarder. Et un album vinyle arrivera sûrement l'année prochaine. Allez jeter une oreille sur les plateformes.

Quel est le rôle de Giobbe dans cette aventure ?

Giobbe c'est un gars sûr ! Il est sur le projet Vacarm depuis le début car le bro te maîtrise tes morceaux comme personne ! Même Chab est jaloux de son oreille.

S'il y a quelque chose à refaire, ça serait quoi ?

Investir dans les jeux Neo-Geo dans les années 2000, acheter des bitcoins quand il était à 100 euros. J'ai manqué de faire ça et je sais que je vais encore rater des opportunités de business pour me la couler douce au soleil...

Sinon quelles sont tes dernières découvertes musicales

LKDM allez check le projet, des dingeries toutes les semaines via notre chaîne YouTube.

Et culinaires ?

Je suis assez classique, burger, pizza, sushi, poke bowl...



DARREL SHEINMAN



Abdullah Ibrahim & Darrel Sheinman (debout) / RAK Studios

MODÈLE D'INDÉPENDANCE, GEARBOX RENOUVELLE LE RÉPERTOIRE JAZZ EN SIGNANT DES MUSICIENS AUSSI PROMETTEURS QUE LE TUBISTE THEON CROSS, LE BATTEUR GRAHAM COSTELLO OU LE GUITARISTE THIAGO NASSIF. PATRON DU CATALOGUE LONDONIEN, DARREL SHEINMAN COMMENTE POUR NOUS L'HISTOIRE DE CETTE STRUCTURE, LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE AU JAPON, LES PARTICULARITÉS DE LA SCÈNE JAZZ BRITANNIQUE MAIS ÉGALEMENT LE STUDIO MAISON OU LA CRÉATION DE PLATINES VINYLES...

La face A et la face B de Darrel Sheinman ?

Mon profil se décline en de multiples passions : de la pêche au rugby, des courses automobiles aux arts martiaux. Ma carrière est toute aussi variée (l'homme a notamment été trader, ndlr), avec changement de profession lorsque je m'ennuie. Cependant la musique revient de façon constante. Plus jeune j'ai écouté du jazz, avant de virer au punk puis de revenir aux musiques improvisées. Mais j'aime tous les genres, à partir du moment où c'est de la bonne musique. Dans le prolongement, je joue de la batterie, depuis l'âge de huit ans...

Pourvez-vous décrire la genèse de votre label ?

C'était en 2009 : je m'évertuais à gérer les droits de certaines rééditions vinyles, principalement dans le secteur jazz. C'était un domaine dont les gens se fichaient à l'époque. Mine de rien, cette offre a trouvé preneur, notamment au Japon. Dans le sillage, j'ai construit un studio de mastering à Londres, afin de pouvoir contrôler la chaîne de fabrication. Pour ce faire, je travaille avec Adam Sieff, le célèbre producteur britannique.

Comment s'est effectuée la rencontre avec Abdullah Ibrahim ?

Abdullah nous a contactés par le biais du regretté John Cumming, le programmeur du London Jazz Festival. Les premières rencontres ne se sont pas bien passées car son manager voulait trop d'argent. Quelques années plus tard, il est revenu vers nous, et tout s'est aligné. Nous avons alors enregistré "The Balance", le premier disque d'Abdullah pour Gearbox. Rappelons que ce pianiste est une légende du jazz. Pour l'histoire, c'est le seul musicien à avoir été autorisé à remplacer Duke Ellington dans le big band de ce dernier. Au-delà de cette anecdote, Abdullah Ibrahim occupe une place essentielle sur la scène internationale, et plus particulièrement en Afrique du Sud.

Vous avez signé Theon Cross. Votre point de vue sur la nouvelle scène jazz anglaise ?

J'ai découvert Theon au festival Love Supreme. J'effectuais un set sous la tente Jazz In The Round. Le jeu de ce tubiste m'a époustouflé : c'était la première fois que je voyais un mosh pit (dance punk collective apparentée au pogo, ndlr) durant un concert de jazz... Nous avons naturellement pris contact, avant de sortir "Fyah".

À cette époque, la scène britannique était très excitante car elle évoluait sans cesse. Le mouvement Tomorrow's Warriors développait un son passionnant, qui empruntait autant à l'afrobeat qu'au grime, au spiritual jazz qu'au hard bop. Aujourd'hui ce courant est incarné par des sessions live et connaît une croissance exponentielle. Bien que le gros de cette scène provienne du sud de Londres, il existe désormais des poches musicales un peu partout dans le pays, notamment en Écosse. C'est un phénomène que nous suivons avec attention...

Le Brésilien Thiago Nassif incarne bien cette ouverture musicale...

Effectivement, Thiago offre un spectre large. Il renvoie autant à David Bowie qu'à Brian Eno ou à Frank Zappa. Et il compose différemment, comme l'atteste sa collaboration avec Arto Lindsay. Cela permet d'ouvrir de nouveaux horizons. C'est Nick Luscombe, l'animateur radio, qui m'a conseillé ses disques. Je suis devenu accro.

Quelques mots à propos du batteur Graham Costello...

Étant moi-même batteur, je suis très exigeant. À ce titre, Graham Costello fait partie des meilleurs du genre. Il insufflé beaucoup d'énergie à son jeu et cela se ressent fortement. Imaginez l'empreinte sérielle d'un John Cage mêlée aux compositions électriques des Arctic Monkeys... En fait Graham et Strata reflètent bien cette touche britannique voire écossaise. Et leurs travaux sont en permanente évolution. Un prochain disque recouvrira ainsi une tonalité ambient. Graham sera accompagné par le guitariste Kevin Daniel Cahill...

Pour le lancement de votre label au Japon, vous sortez un vinyle inédit de Don Cherry ainsi qu'une Peel session de Nico...

Oui, et nous en avons profité pour rééditer nos albums les plus populaires en pressages locaux. Ces disques se vendent comme des petits pains. Il faut savoir que le Japon est le deuxième plus grand marché musical, après les États-Unis. Ce pays a contribué à sortir Gearbox de la confidentialité. Mon collègue Takashi Yamamoto est le responsable du secteur jazz. Et c'est l'un des employés les plus anciens de Disk Union. Il nous a soutenus au début, en achetant quantité de disques pour la diffusion asiatique.

En préambule à cette implantation, nous avons sorti des sessions inédites de jazzmen britanniques comme Tubby Hayes, Joe Harriott et Michael Garrick. Outre une visibilité évidente, ce bureau à Tokyo nous permet aussi de prospecter de nouveaux talents.

Votre top 3 musical et pourquoi ?

Mon intérêt se porte sur des musiciens et albums inventifs. C'est le cas de « The Rise And The Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars » de David Bowie. Plus jeune, j'écoutais cet album en boucle. Mon seul regret est de ne jamais avoir vu Bowie sur scène, même lorsqu'il est venu jouer sur le campus où j'étudiais. Mon deuxième choix concerne John Coltrane. C'est un immense saxophoniste qui, lui aussi, a su se régénérer. Ma période préférée correspond à son quatuor avec Elvin Jones à la batterie, Jimmy Garrison à la basse et McCoy Tyner au piano. Si je devais emmener un disque sur une île déserte, ce serait « Coltrane », un enregistrement remasterisé par Rudy Van Gelder, chez Impulse. Enfin mon troisième choix se porte sur Carl Craig et Moritz Von Oswald, qui adaptent le « Boléro de Ravel » pour l'enseigne allemande Deutsche Grammophon. C'est mon vieil ami Stephan Steigleder, cadre chez Universal, qui m'a fait découvrir ce disque il y a quelques années. Tout est à sa place : les rythmes palpitants qui évoquent Steve Reich, les arrangements parcimonieux et ce côté volontiers hypnotique.

Quelles sont les particularités de votre studio ?

Le but de ce studio est de proposer un son optimal. Pour ce faire, j'ai réuni le meilleur des équipements vintage et modernes. Ma conviction est que, même si vous n'aimez pas un genre en particulier, vous pourrez au moins reconnaître objectivement le bien-fondé dudit genre. Le traitement sonore est désormais sous-estimé dans l'industrie de la musique, ce qui est un comble... Concernant le support vinyle, nous possédons un banc de gravure Scully. Cela offre un son rond et dynamique, bien moins neutre qu'avec un graveur Neumann. Alors oui, nous possédons un son particulier. Et l'égaliseur à tube Decca que nous utilisons pour le mastering ajoute une touche unique. Nous privilégions également ce process pour nos supports digitaux et Cd. Au point où lorsque nous produisons des disques, nous choisissons des jantes avec une excellente acoustique, via des bandes de 2" voire de 1/2".

Cela rappelle les producteurs jamaïcains des 60's, qui possédaient aussi leurs propres studios...

C'est vrai ! Les Jamaïcains de l'époque accordaient une grande importance au son, notamment via les dubplates. Ça évoque également l'âge d'or de firmes internationales comme Decca, RCA, Capitol ou EMI : toutes étaient réputées pour leur son. Aujourd'hui, la plupart des labels ne disposent plus de telles installations. La démarche acoustique relève surtout de la sous-traitance, ce que je déplore...

Des musiciens comme Brian Ferry ou Richard Thompson font appel à vos services...

Au fil des ans, le milieu musical a découvert notre entreprise. Une fois que des labels conséquents ont commencé à nous donner du travail, le bouche-à-oreille s'est enflammé. Depuis, il n'y a pas une semaine sans que l'on accueille des musiciens de renom, ce qui est amusant. En espérant correspondre à l'attente de ces pointures.

Votre point de vue sur le retour du vinyle ?

Ce regain d'intérêt correspond au lancement de Gearbox il y a une douzaine d'années. Je craignais un phénomène de mode, cependant le marché s'est considérablement étoffé. Ça tombe bien, d'autant que j'ai toujours dit que l'avenir serait incarné par le streaming et le vinyle. Cet engouement répond surtout à l'attente des auditeurs, qui veulent ici une expérience physique conséquente, bien plus excitante qu'avec un vulgaire Cd. Ce sont pour ces mêmes raisons que nos acheteurs apprécient un musicien ou groupe sur scène...

“ La démarche acoustique relève surtout de la sous-traitance, ce que je déplore...”

Dans la foulée vous fabriquez vos propres platines vinyles...

L'équipement audiophile a un inconvénient... son prix. C'est pourquoi nous avons lancé un tourne-disque moyen de gamme. Nous avons travaillé avec la firme Rega afin d'adapter le modèle P3. Nous avons ensuite demandé à Pro-Ject de construire cette platine. Notre tourne-disque est de taille modeste et répond surtout à l'attente de personnes résidant dans de petits appartements. En fait, c'est une platine que vous pouvez poser sur votre table de chevet... Nous avons ajouté une technologie sans fils mais le système filaire reste valable. Enfin, cet appareil dispose d'un préampli intégré ! Et une technologie complémentaire permet aux vinyles lus d'intégrer automatiquement les playlists Spotify...

Quels sont vos projets ?

Nous allons sortir de nombreux artistes, certains à la croisée du jazz et des musiques électroniques voire de l'ambient. Ça sera notamment le cas du duo Cahill-Costello. Différentes archives jazz sont également au programme, ainsi qu'un nouvel opus d'Abdullah Ibrahim. Sinon nous produisons avec Hugh Padgham un nouveau disque de Binker and Moses. Il paraîtra l'année prochaine sur le label Realworld...

Darrel Sheinman Avec Charles Tolliver





EDO G, MC ÉMÉRITE BOSTONIEN, COMPTE PLÉTHORE DE PROJETS EN SOLO EN PLUS DE COLLABORATIONS MULTIPLES AVEC MASTA ACE, SON GROUPE SPECIAL TEAMZ OU ENCORE PETE ROCK, PREMIER, DJ REVOLUTION, DIAMOND D... IL REVIENT SUR SA DISCOGRAPHIE ET LES RELATIONS QU'IL A PU NOUER AVEC LES PRODUCTEURS DES 90'S JUSQU'AU DISQUE EDO G & INSIGHT INNOVATES. UN NOUVEL ALBUM OU IL PARTAGE LE MICRO AVEC SON CADET QUI PRODUIT L'INTÉGRALITÉ DE L'OPUS.

Quelle importance revêt la production dans ta manière d'appréhender ton rap ?

J'ai eu l'opportunité de travailler avec les plus grands producteurs de hip-hop et je suis reconnaissant pour cela. Pete Rock a composé la majeure partie de mon album « My Worst Enemy » et Diamond D a aussi produit sur le projet et il rappe aussi sur « Streets is Calling ». J'avais invité Krumsnatcha et Jaysaun de Special Teamz. J'ai aussi invité Masta Ace et Dj Revolution à boucler le dernier morceau de l'album que j'ai appelé naturellement « Révolution ». Cet album préfigure les projets que j'ai pu ensuite faire, si on regarde bien. Il annonce l'album avec Masta Ace, l'album Special Teamz et l'album avec Insight puisqu'il a aussi produit un titre sur « My Worst Enemy ». Je connais Pete Rock depuis un moment. Nous avons travaillé ensemble sur l'album « The Truth Hurts ». Il avait produit le morceau « Situations ». Pour moi, Pete Rock a ouvert la voie à beaucoup d'autres beatmakers et à un type de sons dont on retrouve la trace aussi bien chez Tribe Called Quest, Jay-Dee, Madlib, Musiq Soulchild et combien d'autres. J'ai un fonctionnement particulier quand je demande des beats. Je préfère qu'ils me soient envoyés sur K7 ou Cds, mais je préfère de loin les K7. Avec Pete Rock, nous fonctionnons ainsi. J'ai encore énormément de beats de Pete Rock qui datent de la période de « My Worst Enemy » qui traînent sur des K7 et que j'ai plaisir à réécouter. J'ai aussi des K7 de beats de Premier, d'Alchemist, de Buckwild que j'écoute régulièrement... La production est essentielle. Elle dicte ta manière d'écrire, la tonalité que je vais utiliser pour rapper. Ce sont des aspects que l'auditeur ne perçoit pas, mais pour moi le Mc est comme un instrument qui s'adapte au beat.

Au début des années 90 Diamond D produit le morceau « Loves And Goes ». Parles nous de l'histoire un peu particulière...

Ce morceau a été joué. C'est un sample de Georges Benson et il ne souhaitait pas être samplé parce qu'il est témoin de Jehova et comme, il y avait des choses un peu sentencieuses et injurieuses, il ne nous a pas donné son accord... Nous avons donc tout rejoué et reprogrammé. Je le dois à Diamond D, il a appelé des musiciens et personne n'a su que c'était rejoué. Le hip-hop pendant les 90's devait encore s'imposer auprès des artistes que nous samplions. Et puis ils ont fini par comprendre qu'il y avait de l'argent à se faire. (Rires).

Ce morceau est singulier pour l'époque, je crois que tu n'étais pas forcément chaud au départ...

En fait, ça n'est pas une production que j'aurais choisi d'instinct. A l'époque du moins, juste parce qu'il y a dans le refrain le sample vocale qui parle d'amour et que le morceau était plus sirupeux que ce qui se faisait à l'époque. J'étais en studio avec Nefertiti, une artiste signée sur Mercury, tout comme moi. Et c'est elle qui m'a incité à choisir cette production. Et je l'en remercie.

Tu as traversé les époques et connu de l'ère des studios analog, du temps où il fallait "patcher"... La technique t'intéresse puisque tu t'enregistres...

Les studios ont une grande importance dans l'histoire du hip-hop. J'ai connu D&D avant que Premier le reprenne, puis Headquarters Studio. Aujourd'hui Premier et le DITC partagent des studios d'enregistrement et de productions. Pete Rock enregistrerait souvent au Unique Studio. C'était un temps où il fallait échantillonner quelques secondes pour faire un beat. Puis le temps de sampling a augmenté. Les pads sont devenus plus intuitifs, mais paradoxalement le grain des vieilles machines s'est aussi perdu. Que ce soit sur la SP12, la 1200 ou sur la MPC60, il y a à quelque chose d'indescriptible. Un grain, une tessiture, une lourdeur inhérente au matériel. Les sonorités sont devenues plus claires, plus propres et puis le sampling a commencé à disparaître pour des sonorités plus synthétiques. Aujourd'hui, un producteur peut tout faire avec un ordinateur et le logiciel FL Studio. C'est une question de choix et d'opportunités, mais ça n'empêche pas qu'il y ait de très bons artistes comme Drake, J Cole ou Kendrick Lamar. Et les anciens comme Nas, Snoop Dog poursuivent leurs carrières. Mais je ne te cache pas que je préfère que ce soit organique, qu'il y ait un son, une texture... C'est de là d'où je viens.

Tu as collaboré étroitement avec Masta Ace sur un album, monter le groupe Special Teamz... J'ai l'impression que le spectre du groupe n'est jamais loin, comme si le solo n'était pas forcément l'exercice que tu préfères ?

Edo G & The Bulldogs était déjà une position intermédiaire. J'avais la position de leader dans un groupe, malgré moi quelque part. J'ai toujours aimé bosser avec des gens, évoluer en groupe, en binôme, partager parce que la musique est ainsi. Special Teamz était une manière de revendiquer ma ville, de mettre le focus sur des mc's que j'aime et j'apprécie. Avec Masta Ace, nous avons pu faire un album dense et tout cela me permet ensuite de revenir avec des albums solos parce que je me bonifie aux contacts d'autres artistes.

Est-ce que tu trouves que la scène bostonienne souffre à la fois de sa proximité avec Nyc et en même temps de ne pas jouir d'une plus grande exposition ?

Il y a un bon écosystème ici avec des distributeurs, des labels, des artistes et une bonne scène mais New-York concentre les synergies. Beaucoup de choses s'y passent même si internet a bouleversé tous les schémas. Tu peux venir de nul part et émerger. Peu importe d'où tu viens. Mais dans les années 90, c'était autre chose. Guru a du quitté Boston pour que Gangstarr devienne le groupe qu'il fut. Je devais aussi beaucoup bouger à New-York pour me faire une place et évoluer. Aujourd'hui, tout cela n'est plus nécessaire.

“Chaque époque créée ses opportunités et j'ai toujours voulu être dans la course.”

Tu as fait un morceau avec Chuck D, il y a quelques années ? Comment s'est établie la connexion ?

J'ai croisé Chuck lors d'un de ses déplacements à Boston. Ça devait être en 2011. Il avait pour habitude de venir pour diverses conférences. Je lui ai proposé naturellement de faire un morceau ensemble et nous nous sommes recroisés et mis cela en place. J'avais déjà le son et j'avais posé ma partie et Chuck a posé un 32 mesures dingue.

Tu as connu les fastes des contrats de majors dans les années 90 avec Mercury. Puis les labels indépendants dans les années 2000... Y a-t-il eu un gap entre les deux situations ?

Je me suis toujours débrouillé pour vivre de la musique. Il y a eu l'époque de Mercury qui fut une belle expérience et qui m'a permis de m'établir en tant qu'artiste puis en 1995, j'ai été viré de là mais j'ai pu rebondir car il n'y avait pas un mois où je ne faisais pas un featuring sur un morceau, sur une compilation. J'étais beaucoup sollicité. Dans les années 2000, j'ai multiplié les projets, entre mes albums solos et les albums collaboratifs. J'ai pu travailler avec de nombreux labels, multiplier les opportunités et j'ai beaucoup tourné. Chaque époque créée ses opportunités et j'ai toujours voulu être dans la course.

Comment est né le Ip Edo G & Insight Innovates ?

Je connais Insight depuis de nombreuses années. Nous avons tourné ensemble. J'aime sa manière de faire les choses. Il est à la fois Dj, producteur, Mc et ingénieur du son (lire Sw#58). Ça s'est fait naturellement. Avec le confinement, nous avions la possibilité de nous poser et de travailler comme cela se fait dans un groupe. D'habitude j'enregistre chez moi, et là c'était l'occasion de me rendre jusqu'à son studio, d'écouter des productions, de réfléchir et d'écrire ensemble, de trouver des idées... Sur cet album, j'aime les productions parce qu'elles reposent uniquement sur la composition. Insight ne voulait pas de samples, alors il a tout joué. Là, nous sommes sur la préparation de la sortie avec les clips et la promotion en espérant rapidement que nous pourrions tourner et partager cet album.

Freedom and Equality for All
Boston City News
 Roxbury, MA 01111

EDO.G & INSIGHT INNOVATES

It Takes Progress
 It takes progress to move forward, and it takes progress to move forward. It takes progress to move forward, and it takes progress to move forward. It takes progress to move forward, and it takes progress to move forward.

Just Listen
 Just listen to the music of the future. Just listen to the music of the future. Just listen to the music of the future. Just listen to the music of the future. Just listen to the music of the future.

Drick

Serge & Djemila / Le Palace, en 1978.



ENTRE L'ÂGE D'OR DES JUKEBOX ET LES DJS HYSTÉRIQUES SUR LEUR PADS OU CROSS FADERS, IL Y A EU L'ÉMERGENCE DES DISCOTHÈQUES. DANS LA CONTINUITÉ, LE JEUNE ENTREPRENEUR AUX ALLURES DE FREAK, SERGE KRUGER A ORGANISÉ ET ANIMÉ DES DANCINGS PENDANT LES 70 ET 80'S. IL A PARTICIPÉ AUX PRÉMICES DE LA MIXITÉ SUR LE DANCEFLOOR, NOTAMMENT DERRIÈRE LES PLATINES DE SOIRÉES À LA MAIN BLEUE OU AU TANGO. AVIDE DE COOL ATTITUDE ET DE LIBERTÉ, LE MARGINAL BOUSCULE LES CHICS NUTTS PARISIENNES EN JOUANT DE LA FUNK, DE LA MUSIQUE AFRICAINE, DES CARAÏBES OU SUD-AMÉRICAINES. RETOUR SUR UNE ÉPOQUE OÙ L'ON DANSAIT LE TWIST POUR S'ÉMANCIPER.

A la fin des années 50, animais-tu déjà des soirées et étais-tu familier du mot Dj ?

A la fin des 50's, nous étions une bande très intense. On allait régulièrement dans un petit bar, rue Pierre Charron, qui s'appelait le Silène. Il y avait un jukebox et on dansait le 3-3-2, une façon de danser le rock de manière assez élégante, en ligne. Sinon évidemment on allait à des boums chez l'habitant. Il n'y avait pas du tout la notion de Dj, à ma connaissance.

A partir de quel moment as-tu commencé à acheter du vinyle ?

Ah des vinyles, j'en ai acheté dès que j'ai eu 15-16 ans. Avant, tout petit, j'ai trouvé des disques, des 78 tours de mon père qui est mort pendant la guerre. Ce n'étaient pas des vinyles. Il y avait toute la collection Django Reinhardt, j'ai baigné dans cette musique entre autres. A 4-5 ans, enfin quand j'étais gamin, je tournais la manivelle du gramophone. En 1947, c'est ma première approche du disque, j'étais auto Dj.

Avant Champs Disques comment te procurais-tu des vinyles ?

Chez Sinfonia, sur les Champs Élysées, au n°75 ou 78 (au n°68, ndlr). C'était un énorme magasin. Il y avait des petites cabines individuelles sonorisées pour écouter ton disque avant de l'acheter. C'était très élitiste à l'époque.

Puis plus tard tu as été copain avec Michel Gaubert de Champs Disques ?

Quand j'allais à Champs Disques c'était déjà tardivement. C'était en 77 ou 78, dans ces caux-là, entre autres pour La Main Bleue. J'ai essayé de trouver des sons de l'après-disco. Ce qui était assez prématuré car on était encore à fond dans la disco et il y avait la new wave qui arrivait. Enfin bref, je voulais trouver une nouvelle dimension musicale, le disco était très typé grand public et homosexuel alors je voulais une musique plus virile. Alors je suis tombé sur le filon de la musique funky. Il n'y avait pas que James Brown, Otis Redding qui était ancien, et tous les autres merveilleux ! Mais il y avait une nouvelle musique funky avec les War, Mandrill, Bohannon, et j'en oublie. Et alors quand j'arrivais à Champs Disques pour leur demander ça, cela les faisait chier... (rires).

Ce n'était pas leur truc. Il avait des milliers d'imports de disco de Nyc, pas toujours très drôles, ça se vendait comme des petits pains. Mais, moi, je cherchais du funk. Il n'aimait pas trop, même si je pouvais lâcher 700, 800 euros, enfin de l'époque ! Attention ! Nous n'étions pas non plus ennemis. Nous n'étions pas sur la même longueur d'onde. J'étais avec des gamines funky, naturelles, qui dansaient vraiment et qui s'habillaient de fripes, peu importe... J'ai lancé une ligne de fringues qui, bien que ça soit assez particulier, a eu un certain succès. C'était tout sauf de la haute couture, c'était surtout accessible en termes de prix et d'esprit...

Avez-vous fréquenté le Pimm's, le « premier » club gay parisien, puis le Sept de Fabrice Emmer ?

Le Sept on aimait bien y aller, d'abord car on avait envie de sortir. C'était un endroit marrant dans tous les sens du mot et la musique était plutôt excellente avec Guy Cuevas. Il était là-bas, à ses débuts. Et donc on aimait y aller avec Djemila et toute une bande de copains, on était une petite clique, on n'était pas homo mais on aimait bien. Comme on allait d'ailleurs, mais bien avant, dans les boîtes de Pd. Ça a toujours été marrant pour nous, on allait au Rocamboles. C'était hallucinant, il y avait les premiers freaks et homosexuels. Ou simplement le Fiacre à Saint-Germain des Prés où l'on voyait des gens dont je ne peux pas te dire les noms, mais hyper connus...

A cette époque le monde de la nuit, si je peux appeler ça clubbing, était encore réservé à une élite ?

Oui, oui d'une façon ou d'une autre, une élite pas forcément par le pogon, ni la célébrité, ça pouvait être aussi simplement des gens qui avaient envie de fun. Bien avant Champ Disques et tout ça, il y a eu quand même Chez Castel et Chez Régine. Et au King Club où il y avait du twist.

As-tu noué une amitié avec Guy Cuevas ?

Je me demande s'il n'a pas débuté dans un petit bar du nom du Nuage, une petite boîte où je n'allais pas souvent. C'est devenu une boîte d'homos, intellos, branchés. Mais je n'ai pas tellement noué une amitié avec Guy Cuevas. C'est assez curieux car Guy est d'origine cubaine. On fait des bonds dans le temps. En 78 puis 80, j'étais assez promoteur de la salsa. Après la musique funky que j'ai joué pendant trois ans, j'avais fait un peu le tour de la musique funk. Alors j'ai découvert la salsa et la musique des caraïbes et en particulier d'Haïti, avec les combos, le compas et toutes ces musiques-là. Et là, j'ai eu une grande passion pour ces musiques et presque en même temps j'ai découvert la musique africaine. Et donc je me suis lancé dans ce truc-là et il y avait des rythmes étonnants ! Je me suis retrouvé au Palace, en 1983, quand il commençait à se casser la gueule. Ils m'ont filé l'une des plus grandes soirées, le vendredi, à la place de Cuevas. Il s'est passé plein de trucs puis je me suis fait amadouer. Ça m'a rendu furieux et donc je suis allé au Tango qui était le plus vieux bal musette de Paris. Cuevas était l'apôtre de la disco chic, très chic, élégant et drôle pour les PD chics. Il ne jouait jamais de musique africaine alors qu'il est black. Il n'était pas très enchanté de ce que je faisais, si j'ai bien compris. Il s'est passé un beau moment quand même lorsque Marie-France Garcia, la fameuse trans de L'Alcazar, a voulu consacrer son livre à la Locomotive. Et elle a eu l'idée d'inviter tous les DJs qu'elle aimait bien. Nous étions une dizaine ou une douzaine, il y avait Beigbeder, Ariel Wizman... c'était un peu ridicule car nous n'avions que vingt minutes chacun. Mais bon ! Puis c'est là qu'arrive Guy Cuevas, le pauvre je crois qu'il était déjà aveugle car il était guidé par un copain ! Puis lorsqu'il a su que j'étais là, il s'est précipité vers moi et il m'a serré dans ses bras. C'était très touchant... Il y a aussi eu Philippe Denis qui jouait chez Castel et avec qui je suis encore en contact. Il a été pour moi l'excellent premier Dj de Paris car il avait tous les imports d'Angleterre et sa musique était géniale. C'était l'époque où la pop arrivait en France. Et quand nous allions chez Castel, nous dansions toute la nuit tellement c'était bon. C'était le seul moyen d'écouter cette musique, ce n'était surtout pas en écoutant Salut Les Copains, trop franchouillard pour les branchés comme nous. Entre nous, nous les appelions « Ça pue les colins ». Sinon il y avait radio Caroline, une véritable radio pirate qui était sur un bateau qui naviguait sur les eaux internationales (elle a inspiré le film « Good Morning England », ndr) et si tu arrivais avec un fil électrique et un râtelier à capter cette radio, c'était un véritable régal. Des mecs héroïques qui faisaient ça pour la musique et l'évolution des mentalités.

Vous étiez plus Nashville Club, sous l'Olympia que le Pimps ou le Sept ?

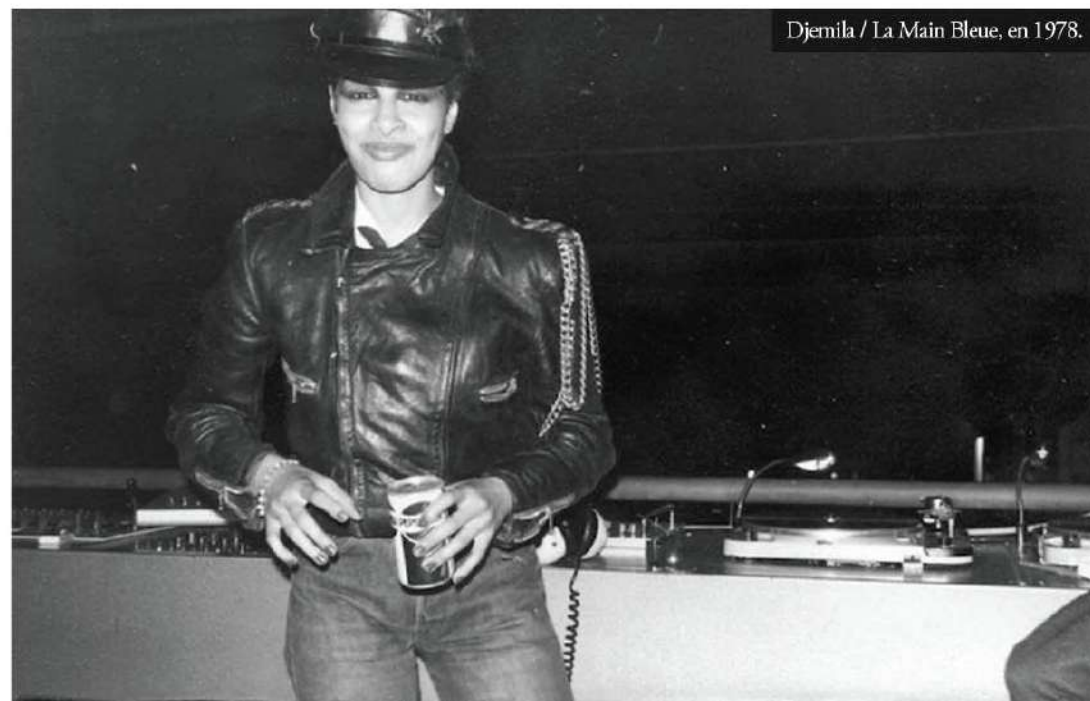
Franchement, Nashville nous y allions de temps en temps. Au Sept aussi, oui c'est vrai. Mais le Pimps, ça ne nous intéressait pas. Alors qu'au Sept, tu voyais les plus belles filles de Paris.

A partir de 75, c'est l'explosion des clubs à Paris, y avait-il déjà des femmes DJs ?

Je ne sais pas à quelles boîtes tu fais allusion. Mais j'ai vécu une histoire assez curieuse entre 70 et 75, par là ! Je me suis retrouvé propriétaire d'un appart magnifique dans les Halles, rue aux Ours, où je faisais des fêtes pratiquement toutes les nuits. J'avais renoncé à ma carrière commerciale, si tu veux. Je voulais vivre sur mes économies le plus longtemps possible. C'est devenu une véritable boîte de nuit, pratiquement, car tous les soirs il y avait entre 20 et 80 personnes et pas des moindres. Comme Castelbajac, Jean-Marie Poiré, la fille de Niki de Saint Phalle et des figures influentes du cinéma et de la tendance... C'était l'époque où nous écoutions David Bowie, Velvet et toutes ces musiques là un peu rock psychédélique, je ne sais pas comment tu peux les qualifier. Je n'enchaînais pas les disques car j'avais une seule platine, mais c'était mes disques. C'était un endroit où l'on pensait plus que l'on dansait. C'était le rendez-vous des intellos, des freaks. Donc je n'allais pas dans les boîtes de nuit pendant ce temps. Et après je me suis demandé s'il y a eu vraiment des boîtes de nuit à cette époque ou si c'était chez moi que ça se passait (rires). Il y a eu, je crois, La Bulle et le fils des laboratoires Danone qui avait monté je ne sais quelle boîte extraordinaire à St Germain...

Quels souvenirs gardes-tu des soirées à la Main Bleue, à Montreuil, vers 1976 ?

Oh ! C'était le top of the world, rien de moins. Car nous avions la crème des branchés parisiens avec la bande des Halles. Des gars dans le genre bande d'aristos, très pointus intellectuellement et très marrants. Paquita, Djemila et Edwige, ma copine, etc.



Djemila / La Main Bleue, en 1978.

Et il y avait tous les africains de Montreuil, les sapeurs. Certains étaient éboueurs et le soir ils étaient sapés comme des princes, et donc il y a eu tout ce mélange. C'était du lourd, une vraie discothèque avec 1000 ou 1500 personnes. C'était équipé de lasers, de deux platines, un mélangeur. C'est là que je suis devenu Dj assisté par Djemila. Ça a duré plusieurs mois jusqu'au moment où le Palace a ouvert. La presse a surtout souligné les rares soirées trash avec les créateurs de mode comme Lagerfeld... Mais sinon ça se passait bien, enfin depuis de mon angle de vue, perché dans la cabine Dj avec Djemila. (Photo ci-dessous).

Après La Main bleue vous avez beaucoup fréquenté Les Bains Douches. As-tu mixé là-bas ou y allais-tu pour rester connecté au milieu de la nuit ?

On y allait simplement parce que l'on habitait tous à côté. C'était gratuit, et la fameuse bande branchée des Halles se retrouvait là-bas, un peu comme si c'était chez nous. Sauf que ça a été dommage, à mon avis, le ciel en jugera un jour, Les Bains Douches ont été montés par Starck qui avait aussi aidé à la création de La Main Bleue. Philippe Starck l'architecte. Puis je ne sais pas si c'est lui ou les propriétaires des Bains Douches, enfin ils ont décidé de prendre le contrepied de ma musique. Et ils ont foutu un de mes copains qui s'appelle Philippe Krootchey alors qu'il n'avait jamais fait Dj de sa vie et il avait comme thème musical la cold wave qui, comme son nom l'indique, n'est pas une musique très chaude.

Et je mixais du Bohannon, Mandrill, James Brown, etc, c'est-à-dire des musiques brûlantes alors qu'aux Bains Douches c'était de la musique glaciale. On se faisait chier là-bas, à un point qui n'a pas de nom. Les gens vaguement dansaient du new wave, plus ou moins du pogo, en se secouant. Ils avaient décidé d'avoir une clientèle blanche. On peut expliquer cela comme ça, il n'y avait pas de blacks. Il y avait également Henry « Flèche », un très beau garçon chanteur de punk qui est devenu Dj là-bas. Il était célèbre dans la bande, il jouait James White et des trucs comme ça. C'était d'un ennui colossal pour moi, mais je me réfugiais dans les bras de mes copines et on passait la nuit à bavarder et à rigoler. De temps en temps, on faisait un saut au Sept, où la musique était très bonne. Ensuite, quelques mois après, le Palace a ouvert. Là c'était du disco pur, donc c'était plus chaud. Nous avions le choix soit de descendre en bas de chez nous aux Bains ou de se mettre sur notre 31 et d'aller au Palace.

As-tu connu Coluche qui était l'un des propriétaires des Bains ?

Oui, il venait là-bas mais nous n'étions pas vraiment du même genre. Il sortait avec une copine, nous étions copains.

En quelle année as-tu joué au Tango ?

Alors je crois en 82 ou 83, à la suite justement de ma brouille avec le propriétaire du Palace qui a ouvert en 78 ou 79, je ne sais plus. Il a cartonné pendant 2, 3 ans, mais il a fait beaucoup d'erreurs en ouvrant des succursales et il s'est pété la gueule... Et donc comme j'étais devenu un fan de salsa et de musique tropicale, pour résumer, grâce à La Main Bleue, j'ai créé une radio libre dès que ça a été autorisé, avec une antenne sur le toit et un émetteur, etc. J'ai atteint des sommets himalayiques, les mélomanes en témoignent. 24h/24 tournaient des Cds de musiques assez imperméables au départ pour les esprits blancs, je n'avais pas besoin de me préoccuper des Bains ou du Palace qui me gonflaient avec sa disco. C'était Radio Tchatch, c'était ma radio et j'ai eu un certain succès. Et il s'est passé une chose assez bouleversante c'est qu'il y a eu un garçon qui s'appelait François Baudot qui était, entre autres, le conseil de Fabrice Emaer du Palace. Il le conseillait pour le choix des artistes du Palace, il y a eu des concerts fabuleux, la sono aussi était fabuleuse. Et François dit à Fabrice : « L'avenir c'est Serge. C'est sa musique et ce qu'il passe sur sa radio... ». Et me voila le vendredi à la place de Guy Cuevas. Je ne mixais pas, et figure-toi, à la fin d'un morceau, je faisais un arrêt et lançais le suivant. Et, à la fin de chaque titre, 2000 personnes du tout Paris m'applaudissaient. Ça a duré pendant 2, 3 heures... Ce qui fait que le proprio a cru que la gloire allait revenir, alors il m'a fait un dîner honnifique au Sept où j'ai invité mes amis, j'étais assis à ses côtés, bla bla... Et, manque de pot, au bout de 2/3 mois, voilà que la clientèle sublime que j'ai eu à l'inauguration venait moins, par contre les coiffeurs de province homo déboulaient toujours et ils râlaient car ils voulaient de la disco...

Et donc j'ai dit à Fabrice qui avait Le Privilège, la boîte au sous-sol, de mettre une grande banderole où il fallait mentionner : "Terrasse au soleil en haut" et "Disco en bas...". Et il n'a pas mis la banderole, puis un jour il a dit : "Il faut que l'on arrête, les gens ne sont pas contents...". Alors j'ai répondu : "Ok on arrête". A l'époque, tout allait bien, j'avais ma marque de fringue, ma radio. Sauf que je reviens le vendredi suivant et je découvre mon énorme banderole. Il avait mis un petit copain à lui, à ma place. Le lendemain, je suis parti au Tango qui était encore un bal musette. Rapidement je me suis mis d'accord avec la propriétaire. Et la semaine d'après, j'ai refait le même coup au Tango d'autant que je n'avais plus besoin de mettre Edith Piaf et de la musique de blancs. Je passais seulement la musique que j'aimais et il y avait 800 mètres de queue dehors. Je suis devenu le patron de la nuit pendant six ans. C'est là que je suis devenu vraiment Dj, en mélangeant d'une certaine manière de la salsa, de la cumbia, musique du Zaïre, Sénégal, Haïti... Non-stop, toute la nuit, jusqu'à cinq heures. C'était le paradis. Je me suis ramassé un paquet de pognon tellement insensé que j'ai arrêté ma marque de fringue. Ça a totalement bouleversé ma vie.

Le « clubbing » en 80's existait déjà pour les enfants. Je crois que tu animais un moment qui s'appelait 'Domingo', les dimanches en journée, au Bataclan ?

Oui les dimanches après-midi. C'était après, ça devait être en 86 ou 87. L'idée c'était "on se fait le chier le dimanche après-midi à Paris", alors j'ai un truc à ma manière. C'était moitié cabaret, moitié danse, moitié brunch, enfin un truc à ma façon avec du spectacle, avec la musique mélangée. De temps en temps, il y avait de la musique commerciale du moment comme Mickael Jackson, Prince, que j'enchaînais avec du merengue, du zouk... La clientèle avait tous les âges, alors j'avais dit : "Si vous avez des enfants, amenez vos enfants, ça va être cool". Et tout le monde se mélangeait. Il y avait des rappeurs rebeu qui invitaient des milliardaires à danser. C'était le bœson, c'était fabuleux. Les gens étaient hystériques. J'avais des quatre pages dans des journaux comme Elle, Marie-Claire... C'était absolument génial. Ça m'a coûté une fortune, je me suis fait voler de tous les côtés. Je n'avais aucun contrôle sur le bar...

En 91 as-tu repris le Moloko...

Après le Bataclan, la bonne femme du Tango devait vendre le Tango. Ensuite, il a fallu que je me trouve un endroit. J'ai eu la très mauvaise idée d'acheter une concession de la ville de Paris, près de Stalingrad. Et là, je me suis ramassé total. Je me suis fait dépouiller, ruiner, escroquer. Et au moment, où ça devait ouvrir, l'immeuble a brûlé. Et je me suis retrouvé avec des dettes phénoménales. Je me retrouve pratiquement à la rue quand soudainement une propriétaire de plusieurs établissements de nuits à Paris me téléphone et me dit : "Serge je connais votre histoire, vous n'avez qu'à prendre tel endroit que j'ai. Vous allez réussir...".

Et j'ai rebaptisé un ancien bar de Pigalle qui, rue Fontaine, est devenu Le Moloko. Un bar de Pigalle qui était tenu depuis des décennies par la mafia et qui n'avait jamais vraiment marché... C'était tout de même 300 mètres-carrés ou un truc comme ça. Mais moi, je n'avais pas envie de prendre cet endroit car ce n'était pas une boîte, c'était plutôt un bar. Comme j'étais dans la daube totale, au point où j'en suis, je me lance. Et là, j'ai inventé un truc, nous sommes en 91. J'invente le self Dj. J'installe un énorme panneau avec écrit Power to the People ou Music to the People-Self Dj. Je fous une mécanique de jukebox où j'enlève le monnayeur, branché sur une sono de discothèque. Et je mets une centaine de compiles de Cds avec du Bob Marley, allant de Maurice Chevalier, en passant par Terence Trent D'Arby. Il y avait de tout. Et j'ouvre mon bar avec le concept où il n'y a pas de Dj. Tout le monde se foutait de ma gueule car le loyer était élevé... Et j'ouvre, mais personne de mes amis est revenu, pourtant j'avais le listing du Bataclan et tous ça. Mais dix jours après, je ne te mens pas, il y avait la queue dans la rue. Ça remontait à 200 mètres... J'ai fait des records de recettes hallucinants là-bas. Je faisais plus de chiffre d'affaires qu'au Palace. C'était plein non-stop, par vagues. A trois heures du matin, tu avais les filles du Moulin Rouge. A 4 heures, les filles du Crazy Horse... Je me rappelle en vendant seulement des verres, on faisait 70 000 francs par soir. J'avais une petite copine très jeune alors que j'en avais 50... Ça a duré 5-6 ans et j'ai eu une fermeture administrative. Et après j'ai eu l'île aux Loups, mais ce n'était pas un club. J'invitais des potes et il n'y avait pas d'histoire d'argent.

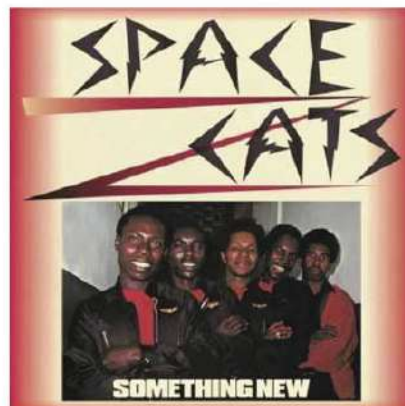
Et le Globo, as-tu fréquenté ?

Ah non j'avais le Tango et je n'avais pas le temps d'aller là-bas.

Quel est votre meilleur souvenir de soirée en tant que Dj ?

Justement à l'île aux Loups, j'ai installé une sono et pendant quatorze ans il y a eu plus de 300 soirées... Je mettais la musique que j'aimais avec les copains, tout le monde dansait toute la nuit. Un endroit sublime avec des sols en marbre, des statues. Une merveille de 5000 mètres-carrés de terrain sur une île à Nogent sur Marne. Un copain de Didier des NTM m'avait offert un Pitbull... C'était un peu mes copains avec toute la bande. Puis je l'ai loué pour des mariages et ça a cartonné de nouveau. Il n'y avait pas de voisin... Après je suis parti à Bordeaux avec la plus belle femme de ma vie... J'avais en tête de faire un club, mais l'aventure s'est arrêtée là. Je n'ai pas adhéré à la techno...

**“ Philippe Denis
qui jouait chez Castel
a été pour moi l'excellent
premier Dj de Paris car
il avait tous les imports
d'Angleterre et sa musique
était géniale.”**



POUR CE NUMÉRO 59 DE STAR WAX C'EST JEFF AKA DEANO SOUNDS QUI NOUS FAIT DECOUVRIR DES VINYLES RARES ISSUS DE SA COLLECTION PRIVÉE, AUTANT COMPOSÉE DE 7 QUE DE 12 INCH SA SÉLECTION EST À L'IMAGE DE CULTURES OF SOUL, LE LABEL DE BOSTON QU'IL A LANCÉ EN 2010. PEU IMPORTE LA PROVENANCE, IL S'INTÉRESSE À TOUTES LES FORMES DE DISCO. ET AUSSI À LA FUNK, AU BOOGIE OU À LA SOUL, AVEC UNE PRÉFÉRENCE POUR LES KILLERS TRACKS QUI DYNAMITENT LES DANCEFLOORS. ALLEZ HOP FU*K LES RESTRICTIONS ET VIENS DANSER !

Little Francisco Greaves And The Valiants / No Puedo Vivir Asi - Knock Your Head And Go Wild (Franklin Records - No date)

Je l'ai chiné chez Human Head Records à Brooklyn quelques jours avant que la Covid n'envahisse New York. Nous avons eu tellement de chance de partir avant... C'est juste un très bon double sider tellement difficile à trouver. Les deux titres enregistrés à Panama sont super, mais « Knock Your Head And Go Wild » est mon favori ! Un très bon morceau de soul que j'ai hâte de jouer dès que les clubs vont rouvrir.

Abdul Al-Hannan / The Third World (Third World - 1971)

Cet album de jazz spirituel est extrêmement rare et trouver Abdul Al-Hannan, l'homme derrière l'album, a été encore plus difficile. J'ai voulu le rééditer pendant des années mais je n'ai jamais pu le trouver. J'ai retrouvé beaucoup d'autres musiciens qui ont participé aux enregistrements, mais pas lui. Ma copie de ce disque vient en fait du musicien de jazz Stanton Davis.

Crydajam / If You Give Me The Love I Want - Playgroup - Loaded 12 inch (Crydamour - 2002)

En tant que Dj qui joue principalement de la musique sortie à partir de 1985, mon choix peut paraître probablement un peu étrange. Mais celui-ci est une tuerie absolue avec de nombreux éléments d'échantillons disco. Et ce disque est recherché par les fans de Daft Punk. Beaucoup de gens le savent, Crydajam est l'alias du duo Eric Chedeville et Guy-Manuel de Homem-Christo. Ce dernier est la moitié de Daft Punk.

Doris Ebong / All I Need Is Your Love (Phonodisk - 1982)

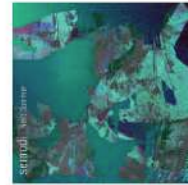
« Boogie Trip » est un titre phare de cet album légendaire. J'ai obtenu un exemplaire original grâce à un bon ami puis je l'ai échangé. J'ai regretté cela, mais j'ai récemment retrouvé une copie chez un disquaire. Le pressage original sonne tellement bien que vous devez avoir la version originale. Pour l'anecdote le label BBE et Frank Gossner Voodoo Funk étaient en conflit en 2010 parce qu'ils ont respectivement réédités ce disque alors que Franck affirmait posséder une licence exclusive...

Preacherman Isidore Womack / Every Time I Think Of You - I've Got Power In My Mind (no label - 1978)

Greg Belson m'a fait découvrir ce disque. J'ai ensuite cherché l'artiste et heureusement il avait encore un exemplaire pour moi, ce qui nous a permis de refaire un master. Cette chanson est tellement inspirante, surtout en ces temps. C'est définitivement quelque chose que j'écoute en boucle en cette période difficile.

Space Cats / Something New Lp (Rejoice - 1981)

J'ai eu la chance d'avoir celui-ci grâce à Roger Thomhill, un Français Dj et collectionneur de disques. Ce Lp de disco sud-africain est l'un des rares disques disco qui est agréable à écouter du début à la fin. Il n'y a rien à jeter et mon morceau favori est « Mother Earth ». Je suis devenu obsédé de par ce disque et j'ai aussi essayé de retrouver les membres du groupe. Malheureusement ils sont tous décédés, à l'exception du guitariste qui m'a donné sa copie personnelle.



Czarface X MF Doom / Super What? (Lp/K7/Cd/Digital)

Dj 7L et le Mc Esoteric, de Boston, opèrent ensemble depuis l'âge d'or du hip-hop. Avec Inspectah Deck, selon certains le plus talentueux et sous-estimé des Mcs du mytique Wu-Tang Clan, ils forment Czarface. Depuis 2013, ils empiètent un album par an, toujours habilement illustré façon Marvel comics style par Lamour Supreme. Les années 2014 et 2020 font office d'exception. En revanche en 2020, en plein confinement, ils enregistrent un second opus avec MF Doom. L'inégalé Mc a toujours eu un flow et des propos dissonants dans une industrie hip-hop parasitée par des préceptes néfastes à son épanouissement. Alors vous vous en doutez, la rime pique ou rassure. Et dans les deux cas elle est bien plus subtile que celle de ses comparses. 7L, accompagné de Jeremy Page, détient les clés de la potion musicale. Les beats aux structures batardes saupoudrées de scratches ne sont pas de simples loops de boom bap, ils sont autant lourds qu'évolutifs. « Mando Caltrissian », « Break in The Action » et « This is Canon Now » l'attestent. Le bémol c'est que l'album est un peu court, comme les apparitions de MF Doom. Certes ça n'entache pas la qualité des dix plages. Il s'agit d'un disque posthume pour l'homme masqué. C'est terrible, mais c'est la raison qui m'a poussé à écrire ce papier. Un modeste geste parmi la pluie d'hommages rendue par ses nombreux fans depuis le début 2021. Et oui, même les super héros ne sont pas éternels, seul la bêtise est constante. A ton tour tu peux contribuer à l'odyssée en te procurant « Super What? » ou en signant, en ligne, la pétition qui doit permettre de renommer une rue, à Nyc, au nom de KMD-MF Doom. Après le décès de son frère Dj SubRoc (...), voici une autre tragique histoire pour la famille Dumile. R.I.P Doom ! « Super What? » disponible chez Silver Age est livré avec un comic book illustré par Benjamin Parra. Un Lp, également disponible en K7 et en K7 instrumentale, certifié fat par Star Wax ! (Dj Coshmar)

BLK JKS / Abantu / Before Humans (Lp/Cd/Digital)

Indicateur de la riche scène sud-africaine, le collectif BLK JKS (prononcer Black Jacks) revient aux affaires avec « Abantu / Before Humans ». Soutenu par le gotha rock international dont Dave Grohl des Foo Fighters, le groupe de Jo'burg conforte ici sa touche hybride. Un mix symbolisé par « Harare » et son rap sans concession ; via « iQ(w)ira-Machine Learning Vol 1. » et ses visions afro-futuristes ; et avec « Maiga Mali Mansa Musa », une plage où se distinguent le guitariste Vieux Farka Touré et le claviériste Money Mark... Parrain de l'actuel creuset local (on se rappelle d'une version démentielle du « Love Will Tears Us Apart » de Joy Division par Spock Mathambo), BLK JKS ouvre, dans la foulée, de nouveaux horizons artistiques. Une créativité perceptible avec « Mmao Wa Tseba-Nare/Indaba My Children », une suite épique dont les collages sonores et la rythmique renvoient au courant motorik. Ou bien encore avec « Human Hearts », une ballade située aux confins du jazz, pour le moins sa dimension spirituelle. À noter que ce pressage vinyle est complété par un artwork remarquable. Il est réalisé par la plasticienne Nandipha Mntambo, une étoile montante de l'art contemporain et proche de BLK JKS. Chaudement conseillé. (V.C.)

Semodi / Next Summer (Digital)

Aura-t-on enfin le droit de danser durant cet été 2021 ? Le nouveau Lp de l'artiste berlinois Semodi plaide pour l'optimisme avec une rafraîchissante release mêlant house, tech-house et indie dance. Après le mélodieux « Oh Boy », la voix chaude de la Française Mailys nous raconte dans le track éponyme « Next Summer » ses désirs de fin de pandémie sur une base tech-house racée. Une manière délicate et festive de conjurer ces douloureux mois d'interdits. L'inévitable Theus Mago nous en livre un très intéressant remix qui met les lyrics au second plan pour renforcer l'aspect rythmique du track, lui apportant un twist plutôt festif.

« Into deep », le seul morceau instrumental du Ep, accélère la cadence avec des sonorités indie dance chères au label Thisbe. On espère que le choix de sortir cette release en plein été sera de bon augure pour tous les amoureux de la fête ! (Le Pépiniériste)

Gizelle Smith / Revealing (Lp/Cd/Digital)

Gizelle est de retour avec un troisième album. C'est un retour important à plusieurs titres. D'abord parce que The Mighty Mocambos est de nouveau à la production. Leur signature nous oblige à écouter attentivement chacune de leur sortie car ils offrent un son, à la fois, vintage et très moderne, flirtant des fois avec des sonorités électroniques. Puis ce nouveau disque est synonyme de renaissance puisque, comme le dit Gizelle, elle a raturé le papier afin de réinitialiser son œuvre suite au décès de son père, en 2019. Un legs fort puisqu'elle est la fille de Joe Smith, le guitariste et directeur artistique de The Four Tops. Tel un pansement pour soigner sa cicatrice, « Agony Road » évoque les étapes du deuil. Et il semblerait que, à l'écoute de « Three Tiny Seeds » ou de « The Girl Who Cried Slow », madame soit dans un moment de reconstruction. « Miss World » clame un monde merveilleux tout en alertant sur le changement climatique... Son travail vocal et la puissante production de The Mighty Mocambos qui adjoint des violons révélant un album riche de subtilités. Même si les influences sont nombreuses « Revealing » est fidèle à elle-même. Pas de grande surprise, mais elle consolide son savoir-faire et confirme son surnom de « The Golden Girl of Funk ». Au choix vous pouvez vous procurer, chez Jalapeno Records, le Lp de neuf titres ou le 7 inch de deux titres. (Supa Cosh...)

Duke Reid International / Disco Series (Cd)

Patron du légendaire label Treasure Isle, Duke Reid est aujourd'hui réhabilité via une opulente collection de discomixes. Edités au milieu des années 70 par Sonia Pottinger, peu de temps après la disparition du king de Bond Street, ces différents 12 inch attestent de l'ingéniosité des Jamaïcains en matière de musique. Impeccablement préservées, les harmonies propres au rocksteady sont notamment remixées pour le public des dancehalls. C'est le cas de John Holt, dont le catchy « Ali Baba » est remanié avec élégance ; de l'ensemble vocal The Techniques, qui recycle avec brio le « Minstrel And Queen » de Curtis Mayfield et des Impressions ; ou bien encore du sublime Alton Ellis, qui offre une mouture ensorcelante de son single « If I Could Rule This World ». Complète, cette anthologie vaut aussi pour sa variété. Adaptées au format maxi 45 tours naissant, ces 38 plages présentent ainsi le reggae et ses multiples visages soul, dub ou toasts. Une diversité perceptible au travers du « Musical Best » de Jah Thomas, un deejay accompagné, pour l'occasion, par les Supersonics, soit le backing band de Treasure Isle. Comme souvent avec Cherry Red et sa subdivision Doctor Bird, un livret conséquent illustre le travail éditorial, avec diverses anecdotes de spécialistes dont le très éclairé Steve Barrow... (Vincent Caffiaux)

Joaquim Paulo / Jazz Covers (Livre)

Le regain d'intérêt pour le disque vinyle induit, de facto, un engouement pour les pochettes d'albums. Dirigé par Joaquim Paulo, « Jazz Covers » s'attarde ainsi sur des centaines de visuels concernant le jazz. Etalée entre les années 40 et 90, la sélection passe évidemment en revue les grands labels américains, et notamment Verve, Impulse ou bien encore Blue Note. Une série conséquente illustre naturellement l'enseigne new-yorkaise, via les travaux du visionnaire Reid Miles. Souvent inspiré, ce graphiste impose ici une touche dépouillée et un usage de la typographie qui feront date. Richement illustré, ce livre aborde également les différents courants jazz et notamment la très habitée galaxie free. Cas d'école, Sun Ra se distingue avec le second volume de « The Heliocentric Worlds Of Sun Ra » ; le saxophoniste Phil Woods et son European Rhythm Machine signent un premier album studio dessiné par Rowland Emett ; et Archie Shepp confirme un discours syncrétique aventureux, au travers du rétinien « The Magic Of Ju-Ju ». Paru chez Taschen, ce recueil de plus de cinq-cents pages est disponible au format 30 centimètres. Il s'inscrit dans le sillage d'« Art Record Covers », une autre somme monumentale consacrée au microsillon et à ses précieux artworks. (Vincent Caffiaux)

V.A. / Curses Presents Next Wave Acid Punx (Lp/Cd/Digital)

Dans les années 1980, la musique électronique fait son chemin en Europe. Ce chemin, c'est celui de l'EBM (Electronic Body Music), de la new/dark/younameit wave, du new beat. C'est celui qui bercera les jeunes années de Curses, artiste new-yorkais aujourd'hui installé à Berlin. Émergeant aujourd'hui parmi les chefs de file d'un mouvement slow techno / electro en pleine ébullition, il établit avec « Curses Presents Next Wave Acid Punx » une passerelle de presque 40 ans entre ses influences originelles et cette ô combien excitante vague musicale actuelle. Curses aka Luca Venezi a construit cette compile en trois temps. Avec ce triple opus, la sélection d'oldies du Lp#1 et de tracks plus récents du Lp#2 ne servent pas uniquement de faire-valoir aux nouveautés du troisième. L'ensemble s'inscrit dans une véritable continuité et si l'on prend un véritable plaisir à comprendre les morceaux de 2020, on apprécie aussi de redécouvrir les titres des années 1980. On y (re)découvrira les précurseurs suisses de Yello, innovant dès 1983 avec leurs nappes hypnotiques posées sur la voix de Dieter Meier. On y réalise l'importance de la Belgique dans la structuration du new beat grâce à A Split Second, duo composé de Marc Heyndrickx et Peter Bonne, le groupe qu'on créditera de l'invention de la new beat. Également grâce à In-D (Marc Grouls et Marcos Salon) ou Front 242. Il semblerait d'ailleurs dommage de citer Front 242 sans faire référence aux facétieux Front2Cadeaux, duo belge moderne inventeur du principe du « rallentato » consistant à jouer de vieilles galeries techno en 33 tours au lieu de 45 tours ! C'est finalement en toute logique qu'un label belge, l'excellent Eskimo Recording, sorte cette compilation ! Chronique intégrale à www.starwaxmag.com (Le Pépiniériste)



Julia Bondar

Top 5 nouveautés

- The Toxic Avenger "Shifted" Ep
- Fragrance Feat. Lulanne "The Cure"
- Extrawelt "Heracid / Madjafala" Ep
- Daniel Avery "Endless Hours"
- Bleep "Isles" Lp

Top 5 oldies

- TRIST "TRST" Lp
- Gesaffelstein "Aleph" Lp
- Rammstein "Deutschland" Lp
- Lorn "The Maze To Nowhere" Lp
- Kino "Звезда по имени Солнце"

Ta première approche du beatmaking

Le tout premier enregistrement a été très difficile pour moi, car je ne savais pas gérer le logiciel

Ton live stream favori

Je n'en regarde pas

Achètes-tu des vinyles

Mon mari et moi possédons une collection modérée de vinyles. Aucun de nous n'est Dj

Ta première approche du modulaire

Détestable, c'était il y a 8 ans...

Vélo ou surf

Surf

Ton endroit favori à Barcelone

Montjuïc avec ses coins mystérieux cachés et ses superbes vues

Qu'as-tu appris en confinement

A consommer moins d'alcool et de merde

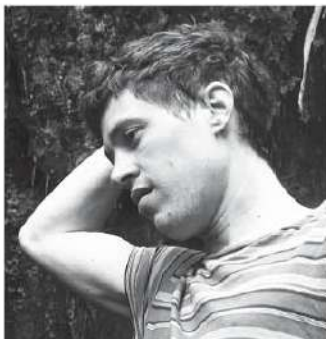
Endorphines en trois mots

Idees, esprit de décision, équipe

Un Dj qui t'impressionne à chaque fois

Rusky Egan était le batteur de divers groupes punk rock, new wave, et Dj du célèbre club londonien Blitz...

Si tu n'étais pas producteur, tu serais
Styliste de mode



Yechman

Top 5 nouveautés

- Kaval "Forrest Groove"
- Joaquín Comejo "Las Frutas"
- Secret of Elements "Chronos"
- Esther "Pantome"
- Biga Raux "St Soleil Tape"

Top 5 oldies

- Roger Fakhr "Fine Anyway"
- Latimore "Dig a Little Deeper"
- Cactano Veloso "Trans"
- Gal Costa "Gal Canta Caymmi"
- Los Angeles Negros "Y Volvere"

Ta première approche du beatmaking

2015

Achètes-tu des vinyles

Et non. Je n'ai même pas le mien !

Ton titre favori de ton Lp "Ostriconi"

"Gli F4", sans doute le plus personnel

Un verre de

Rhum Coca glace

Si je te dis bien-être, tu me réponds

Dimitri Payet

Ton endroit préféré à Toulouse

Mix'art Myris

Top 3 beatmakers

Aphex Twin, Four Tet, Gaslamp Killer

Pour t'habiller, une paire de

Chaussettes

Ton hardware favori

Moog Mother 32, la base

Si je te dis lo-fi hip-hop, tu réponds

Je ne te réponds pas, je dors en 5 minutes

Sample ou synthé

Synthé et ma guitare, surtout !

Si tu n'étais pas producteur, tu serais
Joueur (titulaire) à l'Olympique de Marseille



Jenna Camille

Top 5 nouveautés

- Wu-Lu "Being Me"
- Hiatus Kalyote "Red Room"
- Deborah Bond "Compass: I"
- Allysha Joy "Orbit"
- Tall Black Guy "Black Is ..."

Top 5 oldies

- Donny Hathaway "A Song for You"
- Philip Bailey "Children of the Ghetto"
- Minnie Riperton "Here We Go"
- Rick James & Teena Marie "Fire & Desire"
- Peabo Bryson "Feel the Fire"

Ta première approche du beatmaking

J'avais commencé à faire mes propres compos en tant que pianiste avant de commencer à faire des beats sur un petit clavier que j'avais quand j'étais au collège...

Ton live stream favori

Erykah Badu

Achètes-tu des vinyles

Absolument ! J'adore la qualité et le plaisir de chiner des vinyles

Guitare ou Sp404

Ha ! Facile : la Sp404

Top 3 de producteurs

Dilla, Dj BattleCar, DeVonte Swing

Ton titre favori de "The Time is Now"

"In the End..." car il me rappelle mon enfance et aussi l'amour pur

Qu'as-tu appris en confinement

Ralentir. Apprécier tout ce que vous avez...

Ton endroit préféré pour festoyer

Dans mon lit

Si je te dis la compilation "Sororité"

Insurrection des femmes

Si tu n'étais pas musicienne, tu serais

Je veux enseigner l'écriture créative au niveau universitaire



Centreurs pour 45 tours personnalisables
www.sureshotshop.com

STAR WAX FILM

LIVE REPORT, INTERVIEW, MATOS, GRAFFITI...



MIXMASTER MIKE MEETS STAR WAX



BOMBING THE CYPHER AT ARTS OLYMPIADES FESTIVAL



STAR WAX X REVIVE

Follow us @starwaxmag

